

**www.e-rara.ch**

## **Oeuvres de d'Alembert**

**Alembert, Jean Le Rond d'**

**Paris, 1821-1822**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 39361

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-90115>

[1771 - 1780.]

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

encore que ces grandes armées font qu'on n'est point obligé comme autrefois d'enrôler des soldats au premier coup de canon : mais, sire, un prince qui ne serait que guerrier et point philosophe, ne peut-il pas aussi abuser de ces grandes armées pour faire la guerre plus souvent et plus légèrement, comme Louis XIV lui-même se le reprochait au lit de la mort ? D'ailleurs, les dépenses que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuuel de tension, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuuel de guerre ?

Je m'aperçois, sire, par la fin de cette seconde feuille, et je m'en aperçois un peu tard, que j'abuse de la patience et des bontés de votre majesté. Je la supplie donc de pardonner à mon long et ennuyeux verbiage, de le regarder comme une suite du désir que j'ai de m'instruire avec elle, et surtout de lui témoigner les sentimens inaltérables de profond respect et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

Paris, 3 janvier 1771.

**SIRE**, votre majesté peut me dire comme Auguste à Cinna, dans la tragédie de ce nom :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnaissance à ses ordres réitérés ; et puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avait destinée à mon voyage d'Italie, je croirais manquer à ce que je dois à mon auguste et respectable bienfaiteur, si j'insistais davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

Votre majesté m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnaissant ; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle et très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir ; et je me disais, en me donnant des coups de poing à la tête : maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* et d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z* ? tu emploierais bien mieux ton temps à mettre en vers cette *facétie* charmante ; et puis, je me consolais en disant : cependant la *facétie* n'y perdra rien si l'auteur le veut. Car, qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose ? Je ne doute pas que votre majesté n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, et le roi des philosophes. O mon

cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir ! je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi ?

Ce même Voltaire me mande, sire, que votre majesté lui a envoyé des vers charmans de la part du roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie* ? y aurait-il de l'indiscrétion à les demander à votre majesté ?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avait pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si faiblement à son excellente lettre métaphysique du premier novembre dernier. Si je ne raisonne pas aussi bien que votre majesté sur ces matières épineuses et sur bien d'autres, j'ai du moins, sire, la satisfaction de voir que je pense à peu près comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en savoir si long avec l'auteur du *Système de la nature* sur des choses où l'on ne sait rien.

On dit qu'on a présenté à votre majesté une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressemble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir et de profit, et dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis occupé de ces matières, mais avec moins de succès que lui. Cet académicien, sire, est bien digne de la protection et des bontés de votre majesté.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la conservation de vos jours précieux, pour la prospérité de vos entreprises, et pour la gloire et le bonheur que votre majesté mérite à tant d'égards. C'est avec ces sentimens, et avec le plus tendre et le plus profond respect, que je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

Paris, 1<sup>er</sup> février 1771.

SIRE, j'ai eu l'honneur de remercier, il y a un mois, votre majesté de la *facétie* très-plaisante, quoique très-philosophique, qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remerciemens pour la lettre, non *facétieuse*, mais très-profonde et très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire ; et je me serais acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, sire, et plus je vois, à ma grande satisfaction, que je ne diffère de votre majesté que par la manière de



m'exprimer sur l'existence et la nature de l'Être suprême, ou de l'Être appelé Dieu. Votre majesté ne veut pas qu'il soit purement matériel, et j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, et j'en suis d'accord aussi; elle regarde Dieu en conséquence comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent*. Il résulte, ce me semble, de cette proposition, que Dieu n'est autre chose, suivant votre majesté, que *la matière, en tant qu'intelligente*, et je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer, puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence, et qu'on est très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, sire, parfaitement d'accord avec votre majesté sur la définition de la liberté. Je la définis ainsi que votre majesté, *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix*. Mais je prétends, et votre majesté n'en disconvient pas, ce me semble, qu'il y a toujours des motifs ou des causes quelconques qui nous déterminent *nécessairement*, et je ne vois pas que les observations de votre majesté prouvent le contraire; ceux qui résistent à leurs passions, y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions même; et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-volontairement que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourraient m'en détacher.

Quant à la question de savoir s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que votre majesté a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serais bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettait une quatrième religion dans l'Empire, je prierais votre majesté de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'aurait pas à ce temple au bout de quelques années (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause), votre majesté serait pleinement victorieuse; ce ne serait pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV;



je sens très-bien que votre majesté lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais, comme avocat de la France, je prie votre majesté de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on y a traité les hérétiques; mais je sais que si ce malheur arrivait, les États de votre majesté seraient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux asile, et ses bontés la plus douce consolation.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma vive reconnaissance, etc.

P. S. Permettez-moi, sire, de joindre ici un ouvrage que votre majesté a eu la bonté d'approuver en manuscrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

Paris, 6 mars 1771.

SIRE, j'ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de votre majesté, adressés à son confrère en royauté et en philosophie, l'empereur ou le roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remerciemens à votre majesté de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avais marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie française m'en avait fait. Mais je dois à votre majesté des remerciemens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer votre majesté, quoique je voie par la lettre charmante et très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à votre majesté qu'en lisant, même dès la première fois, son excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; et il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même, selon moi, la pierre de touche infail-  
lible pour les apprécier. Je prendrai donc, sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'*x* et d'*y* trouve encore de la place pour eux, et je serai là-dessus,

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que votre majesté a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disait le duc d'Orléans, régent, à une de ses maîtresses qui parlait mal de Dieu : *Vous avez beau faire, madame, vous serez sauvée.* Votre majesté

aura beau dire aussi; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes précis et clairs, appartiennent à la géométrie; et en cette qualité nous espérons, sire, que votre majesté voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *signé son engagement* par ses écrits.

Tandis que votre majesté m'envoyait d'excellens vers, je barbouillais de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de sa majesté le roi de Suède, l'un à l'Académie des sciences, l'autre à l'Académie Française. J'ai eu occasion dans le discours de rendre à votre majesté l'hommage que lui doivent depuis si long-temps les sciences, les lettres et la philosophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lesquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la justice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon discours; et en effet, sire, je n'ai fait qu'exprimer faiblement, quoiqu'avec toute la force et la vérité dont je suis capable, les sentimens profonds d'admiration, de reconnaissance et de respect dont toute la littérature française est pénétrée pour votre majesté. Le roi de Suède, son digne neveu, paraît vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'estime universelle, et l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont pénétré de reconnaissance. On dit qu'il doit voir votre majesté en passant à Magdebourg; qu'il aura de choses à lui dire de tout ce qu'il a vu, et quelle matière de réflexions pour votre majesté, moitié tristes, moitié plaisantes, mais toujours très-philosophiques, et telles en un mot qu'elle les sait faire!

Je suis avec le plus profond respect, et le plus *géométrique* dévouement, etc.

Paris, 21 avril 1771.

SIRE, j'ai reçu presque en même temps les deux dernières lettres dont votre majesté a bien voulu m'honorer; mon premier soin a été de répondre, s'il m'était possible, au désir que votre majesté me marque dans la seconde de ses lettres, de lire quelque-une des fables de M. le duc de Nivernois. Comme il n'était point en ce moment à Paris, je lui ai écrit sur-le-champ, et je prends la liberté d'envoyer à votre majesté en original la réponse



qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réussi ; je puis au reste satisfaire en partie votre majesté sur ce qu'elle désire de savoir du genre de ces fables. Elles sont plus dans celui de La Motte que des autres fabulistes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je suis très-flatté de l'approbation que votre majesté a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paraît préférer le dialogue au discours, et je n'ai garde d'appeler de son jugement ; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le discours m'est beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrais bien que votre majesté devinât par quelle raison.

Quant à notre petite controverse ou discussion métaphysique, il me semble qu'elle est épuisée, et qu'il serait fastidieux d'en ennuyer davantage votre majesté ; je vois que tout bien pesé, il s'en faut bien peu que je ne pense tout-à-fait comme elle, et que si j'en diffère encore, ce n'est qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obscurité métaphysique. L'essentiel, comme le remarque très-bien votre majesté, c'est de sentir et de convenir que notre faible intelligence ne voit goutte en ces matières, et de ne pas surtout vouloir soutenir par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer sur de frères argumens. La philosophie pourrait bien éprouver en France ce malheureux sort, si, comme on nous en menace, les jésuites y sont rappelés ; le parlement qui les avait chassés, vient d'être chassé à son tour ; il n'était guère plus tolérant qu'eux, et plus favorable à la philosophie ; mais la cohorte jésuitique, si elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatisme, et Dieu sait ce que la philosophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de votre majesté sur la mort du pauvre marquis. On ne peut apprécier son mérite littéraire avec plus de justice et de justesse que ne l'apprécie votre majesté dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au sujet de ses ouvrages et de son style. Mais ce qui me fait surtout chérir sa mémoire, c'est l'attachement aussi tendre que respectueux que je lui ai toujours vu pour votre majesté. Le voilà délivré des maux de la vie, et comme disait Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois bientôt, car je m'affaiblis sensiblement ; et sans courir absolument la poste vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'Académie Française et à celle des sciences, vient de mourir à quatre-vingt-treize ans ; je serais bien fâché d'aller jusque-là, car je n'ai pas lieu d'espérer une vieillesse aussi saine et aussi douce que lui. Pour Voltaire, il se traîne et il écrit

toujours; il est bien étonnant que sa tête puisse encore suffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéresse infiniment davantage, c'est que votre majesté puisse suffire encore long-temps à ses glorieux et utiles travaux. Les lettres surtout ont plus que jamais besoin d'elle et de la protection qu'elle leur accorde. Puissent-elles, sire, la conserver encore long-temps! ce sont les vœux que je ne cesserai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; et ces vœux sont l'expression des sentimens de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je serai toujours, etc.

Paris, 14 juin 1771.

SIRE, les philosophes qui aiment à rire, et ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les sectes me paraissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun est de subjuguier, par la superstition, la pauvre espèce humaine; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourraient se dire comme les médecins de Molière : *passe-moi l'émétique, et je te passerai la saignée*. Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un secrétaire des brefs qui en sait plus long que lui, et qui se moque de ce que le pape cordelier lui dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un vilain tour à la chrétienté en procurant la paix aux schismatiques et aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté fera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, et de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

Votre majesté fait donc l'honneur à la très-plaisante nation française de se moquer un peu d'elle, et de la croire créée et mise au monde pour ses menus plaisirs. Tout bon Français que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé si la prophétie de votre majesté s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, et si l'État, la philosophie et les lettres n'ont pas le malheur de les voir reparaitre. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me serait assez indifférent,



Si de quelque argent frais nous avions le secours,

comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne soit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourses que les jésuites dans le royaume. Pour moi, sire, je ne subsiste depuis six mois que des bienfaits de votre majesté, et au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis : *Dieu conserve Frédéric*. Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes possibles est gouverné, on est bien tenté de croire à la Providence. Encore, si en faisant diète on se redonnait un estomac, et qu'on rattrapât le sommeil, il n'y aurait que demi-mal; mais je suis destiné à passer des jours et des nuits presque également tristes; il faut céder et se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant, soit en dinant, soit en jeûnant, soit en dormant, soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'est celui de la reconnaissance éternelle que je dois à votre majesté, de l'admiration qu'elle m'inspire et qui se renouvelle sans cesse, et du profond respect avec lequel lui sera dévoué toute sa vie, etc.

Paris, 17 août 1771.

SIRE, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françaises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui, étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne saurait manquer d'argent*; cela se peut; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout-à-fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il serait difficile de déterrer sa retraite; M. l'abbé Terray, notre contrôleur-général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le P. Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvait avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendait qu'il n'y avait que la France où l'on sût danser; ce serait bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien ! dansez maintenant*; et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du P. Bouhours, j'aimerais mieux avec Crispin que nous eussions la philosophie d'avoir de l'esprit en argent. Votre majesté va peut-être me trouver bien Harpagon; et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand

avantage pour mon estomac, qui n'aura sûrement plus d'indigestions à craindre. O Providence ! Providence ! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme S. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disait, à propos du fatras des cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis* ; je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiedit, que Dieu avait pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral que quand il fit le monde physique ; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité, qui règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fideles, russes ou mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. Votre majesté espère qu'il *se trouvera de bonnes âmes qui rétabliront la paix entre eux*. Mon premier mouvement est de le souhaiter ; mais il reste à savoir si, tout bien considéré, c'est procurer un grand bien à la triste espèce humaine que de l'empêcher de se détruire. C'est à votre majesté à voir ce qu'il y a de mieux ; mais pour cela il est nécessaire qu'elle songe d'abord à se conserver ; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité et pour l'intérêt de la philosophie.

Votre majesté voudrait que j'écrivisse à Voltaire, à propos de philosophie, pour l'engager à ne point s'acharner sur les morts, ni sur les vivans qui sont censés morts, et qui devraient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, sire ! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conseil, et votre majesté voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devrait pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens, ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de votre majesté ; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours ; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la justice qui lui est due ; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, et s'en rend digne surtout par celle qu'il a pour les autres ; que non-seulement sa tranquillité, mais ses écrits même y gagneront, et que ces expressions



de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans, qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens :

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conseil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont opposé à la satire que la modération et leur gloire, je sais bien, sire, le modèle que j'aurais à lui proposer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, et je ne sais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, et une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie, etc.

Paris, 8 novembre 1771.

SIRE, je vois, par la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guère plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquait un peu de notre embarras causé par nos sottises; et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine Providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette Providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrais, je l'avoue en ce moment, un peu d'humeur contre elle, et je suis presque assuré que votre majesté la partagerait; car enfin, si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, votre majesté n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disait un fameux maître à danser, nommé Marcel, à une femme son écolière, qui avait les pieds en dedans : *Madame*, lui disait-il en lui montrant un crucifix qui était dans sa chambre, *vous avez les jambes aussi mal tournées que ce crucifix-là; il est vrai que pour lui ce n'est pas sa faute*. Mais laissons-là, sire, et les cigales et les crucifix; votre majesté croit que pour nous tirer du borborygme, il faudrait crier sur la place, *crédit rétabli*; il y aurait, ce me semble, un autre mot à crier auparavant, *économie*; sans cela on répondrait au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit est mort*. Mais il sera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le persuader. Je ne lui écris guère sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrase, et à

ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, et votre majesté voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laisser aller les choses et les hommes, et dire, non pas *tout est bien* comme Pope, mais *tout est comme il peut*. Les lettres auraient pourtant d'autant plus besoin de se respecter elles-mêmes, qu'il me semble qu'elles sont dans une situation moins favorable que jamais; il me semble même que dans presque toute l'Europe on est assez disposé à les opprimer. On prétend qu'on va supprimer ici le collège royal fondé par François I<sup>er</sup>, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépense, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour tous les professeurs de ce collège; à moins qu'on imagine d'affamer la philosophie pour la faire taire, ce qui serait fort bien imaginé. J'avoue que la philosophie a rendu aux souverains de grands services, ne fût-ce qu'en détruisant la superstition qui les rendait esclaves des prêtres; mais le champ est labouré, on n'a plus besoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir; votre majesté a bien voulu regarder mes efforts avec bonté; je lui dois la première récompense de mes travaux; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent, grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière: mon économie ménagera le plus longtemps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à votre majesté; ce serait de vouloir bien faire chercher dans la bibliothèque de Magdebourg (si cette bibliothèque qui existait dans le dernier siècle n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de Plin le naturaliste, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point votre majesté des raisons sur lesquelles est fondé mon doute; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie*. La littérature, qui a déjà tant d'obligations à votre majesté, lui en aurait une nouvelle, si elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant votre majesté de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait assez obscuré-



ment, et même assez pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du czarowitz Alexis, que son père le czar Pierre 1<sup>er</sup> fit mourir. Si la chose était vraie, cette femme serait la belle-sœur du feu empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbittel comme celle du czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avait donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à sa place, qu'elle s'était enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de là à l'Isle-de-France, où elle avait épousé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paraissent prouver que cette femme était réellement la veuve du prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une pension de la cour de Brunswick, et peut-être votre majesté pourrait-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 2 janvier 1772.

SIRE, je crains que votre majesté ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais, avant d'exposer à votre majesté l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéresse davantage sans comparaison, ce sont, sire, les très-humbles remerciemens que je dois à votre majesté des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'épître à sa majesté la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et cependant de force contre les destructeurs des rois, qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent. Le poème sur les confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et surtout de gaieté, ce qui n'était pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poème, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à votre majesté un éclaircissement; la Saint-Barthélemi en tableau chez l'évêque de Kiowie est-elle une vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poètes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leurs pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel

tableau, je ne doute point qu'ils ne disent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père : *si cela est, j'en rabats beaucoup*. Quoi qu'il en soit, je désire fort, sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie votre majesté de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais surtout que le dernier chant eût pour titre : *La paix donnée par Frédéric-le-Grand aux confédérés et aux dissidens, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie*. Votre majesté ressemblerait à ce juge, qui faisait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république des lettres, et je suis bien fâché que votre majesté ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrais que les réflexions si justes et si sages que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché, du moins pour ce qui concerné mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont votre majesté m'a honoré.

Je viens maintenant, sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture; mais votre majesté ne sera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maison de campagne dans le village où cette femme faisait son séjour; et peut-être la cour de Brunswick, qui avait la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seraient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre : *Article destiné à la gazette du Bas-Rhin*, intéresse, sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de votre majesté, à ce corneur qui suit la Renommée, comme votre majesté l'appelle très-plaisamment ( bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin ); il a donc plu à ce folliculaire d'insérer



dans son n°. 88, un article injurieux à cette famille, à l'occasion de la mort d'un parent, homme de mérite, qu'elle vient de perdre. Cette famille, sire, implore les bontés de votre majesté, non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au plus tôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, et avec défenses de parler désormais ni en bien, ni en mal de cette famille; et de ce qui lui appartient. Comme elle sait les bontés dont votre majesté m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de votre majesté, et je m'en acquitte, sire, avec d'autant plus d'empressement et de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement votre majesté, et avec la plus grande instance, de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête et respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier votre majesté de me faire dire si l'*Histoire germanique de Pline* se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle, et de souhaiter que l'année où nous entrons soit pour votre majesté aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter encore aux sentimens de profond respect et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

Paris, 2 mars 1772.

**SIRE**, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuse goutte dont votre majesté a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre sur-le-champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une espèce de goutte à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisait et le sommeil et la plus légère application.

Les vers charmans que votre majesté a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, sire, à guérir mon insomnie; ces deux nouveaux chants me paraissent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été surtout charmé de la peinture de l'Eglise catholique dans le troisième, et de l'alliance qui en résulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Mustapha. Dans le quatrième, la délivrance que la Sainte-Vierge Marie procure aux confédérés assiégés en s'adressant à son fils, est une imagi-

nation vraiment plaisante et poétique. Mais ce qui me plaît surtout de cet ouvrage, sire, c'est que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raison, que jamais elles n'ont été si bonnes amies, et que votre majesté sait partout mêler, suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne sais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille paysans et davantage qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis qu'un maître qui rend à son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que votre majesté travaille à empêcher, si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ces vues sont bien dignes de l'âme de votre majesté; je sais plus, je sais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerais vivement, pour mille raisons, que les vœux si respectables de votre majesté pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les mânes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux de votre majesté et aux miens, pour la paix et le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, aimable et vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les sentimens de respect et d'admiration dont il était rempli pour votre majesté. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendrissaient mutuellement en parlant d'elle! combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philosophie!

Je m'attendais bien, sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Pline encore existant était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garde-robe qui a pris le nom



de sa maîtresse, la femme du czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon; et je respecte la manière de penser de votre majesté à ce sujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de persifler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux réels ou prétendus pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, et me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y engager, j'oserais presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. Je ne sais pas si cette liberté doit être accordée; mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites et indéfinie. Car, pourquoi serait-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il est un voleur, un oppresseur ou un imbécile? En un mot, si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devrait être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société et à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement et d'administration, je pense que la liberté d'écrire sur ces sujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, sire, que la satire en soit bannie, parce que, encore une fois, le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer et non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en désirant à votre majesté une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les assurances des sentimens d'admiration, de reconnaissance éternelle, et du plus profond respect avec lesquels je suis, etc.

Paris, 16 mai 1772.

SIRE, permettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à votre majesté sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de La Grange vient de remporter, pour la quatrième ou cinquième fois, le prix de notre Académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer

d'avance à votre majesté qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre Académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de La Grange n'a pas, je crois, trente-cinq ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point que votre majesté ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que votre majesté veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux-Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle votre majesté foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le cinquième chant du poème contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à votre majesté pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbach, à Créfeld et ailleurs. Mais, sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et, quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendiens aux gueux de leur espèce qui trouvent et ramassent quelques guenilles dans la rue.

Au reste, j'avouerai, sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur



à votre majesté, et cette circonstance de sa vie n'en sera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius sur le *Bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il sera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande; votre majesté pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, sire, une dignité nouvelle, celle de secrétaire de l'Académie Française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émolumens en sont d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagrémens assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais.

Je ne ferai point à votre majesté le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuient; ce détail ne ferait que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède; elle se contente de protéger dans ses États les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le cinquième chant de votre poëme sur le malheur commun à tous les états; ils jeteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de votre majesté:

C'est même joie et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 1<sup>er</sup>. juin 1772.

SIRE, un jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de connaissances, nommé M. de Guibert, désire de mettre aux pieds de votre majesté l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie votre majesté de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, et dont il est l'auteur, et comme il connaît les bontés dont votre majesté m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, sire, que

M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que votre majesté a su porter dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du témoignage que César voudrait bien lui en donner; ce serait la plus noble récompense de son travail.

L'Académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger M. de La Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à votre majesté; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une chose agréable à votre majesté, dont le nom est si cher et si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, sire, que votre majesté ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à cœur, c'est d'obtenir du sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la Sorbonne et le menu plaisir de la philosophie. Mais, ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve long-temps votre majesté pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque partout ailleurs que dans vos États.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 14 août 1772.

SIRE, je n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont votre majesté a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choisir un professeur de rhétorique et de logique pour son académie des gentilshommes. Après les informations et les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à votre majesté. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère et de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à M. de Catt, qui en instruira votre majesté.

Ce n'est point, sire, comme *philosophe encyclopédiste* que j'ai pris la liberté d'envoyer à votre majesté l'*Essai de Tactique* de M. de Guibert; c'est comme admirateur avec toute



l'Europe des grands et rares talens militaires de votre majesté, que j'ai cru devoir lui faire connaître un ouvrage où l'on rend à ces sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont votre majesté est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, et celui dont le suffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce suffrage, sire, pourrait en cas de besoin être mis dans la balance contre celui de tout le reste de l'Europe, comme Lucain y a mis le suffrage de Caton contre celui des dieux. Je vois avec peine que votre majesté n'a pas été contente d'un endroit du discours préliminaire, où elle a cru voir que les Prussiens étaient accusés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage sous les yeux pour justifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raison de ce reproche. Mais je suis bien sûr au moins que son intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je suis persuadé qu'il a voulu dire seulement que les Prussiens n'auraient pas eu tant de succès, s'ils n'eussent été que braves, et s'ils n'eussent eu à leur tête un général aussi consommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paraît au contraire un nouvel éloge, et de ces braves troupes, et surtout du héros qui les commande. Voilà, sire, ce que ma *philosophie encyclopédiste* croit pouvoir répondre à votre majesté pour justifier un jeune militaire dont je connais toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne serai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que votre majesté ajoute, que je *n'aime pas la guerre*; et comment pourrais-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité; qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances; qui, depuis quatre à cinq ans, ne paraît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que votre majesté lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que votre majesté ne lui ait fait dire au moins un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Fernéy. Je sais bien que si la Sorbonne voyait ce temple de

bout, elle trouverait moyen d'é luder la prophétie; elle a répondu, dieu merci, à des objections toutes aussi pressantes; mais j'ai cependant encore assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle aurait quelque petit embarras; et je désirerais fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diraient.

Je ne sais si votre majesté osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avait, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avait appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, et l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert; cet événement, sire, ne serait-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! sire, je ris et je n'en ai pas trop d'envie. Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire, et, malgré le peu de cas que votre majesté fait de la géométrie, je me réfugierai dans cet asile, si ma pauvre tête pouvait encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'Académie Française; mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée! heureux même si, en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance et la plus immuable admiration, etc.

Paris, 22 août 1772.

**SIRE**, cette lettre sera présentée à votre majesté par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Toussaint, à l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des sciences, deux établissemens qui honorent également votre majesté, l'un par son institution, l'autre par son renouvellement et par la protection que lui accorde le philosophe des rois, et le roi des philosophes. M. de Calt a déjà dû, sire, rendre compte à votre majesté des infor-



mations exactes et multipliées que j'ai prises au sujet de M. Borrelly. Je suis persuadé, sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connais par moi-même de ses talens et de son caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie votre majesté de vouloir bien l'honorer. J'ai été assez heureux jusqu'à présent pour répondre à la confiance de votre majesté dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

M. Borrelly, en présentant cette lettre à votre majesté, s'est chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui est de mes amis, m'a chargé de présenter à un aussi excellent juge. Cet auteur, sire, est M. le chevalier de Châtelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maisons de France, brigadier des armées du roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour votre majesté. L'application constante que M. le chevalier de Châtelux donne à son métier, ne l'empêche pas, sire, à l'exemple de votre majesté, de cultiver avec succès les lettres et la philosophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à votre majesté, lui prouvera qu'il joint à une connaissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, et que son malheur ira toujours en diminuant, grâce au progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais, de quelque manière que votre majesté pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui serait infiniment flatté que votre majesté voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! sire, que ces lettres infortunées ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles sont en France, sans encouragement et sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. Votre majesté, qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de secrétaire de l'Académie Française, ne peut pas s'imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avais contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire

près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avais pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que, malgré la pluralité des suffrages, j'aurais eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et surtout de votre majesté, n'avaient été ma sauve-garde. Ce n'est pas la première fois, sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de votre majesté, pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, était à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des *Géorgiques*, qu'il a fait exclure de l'Académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, sire, et bien honoré du désir que votre majesté lui témoigne de voir une traduction entière de *Virgile* de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a assuré qu'on trouvait aux Deux-Ponts le poème du *Bonheur* de M. Helvétius, et qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même M. Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre; mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de l'*Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose, un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour votre majesté, à qui je crois que ces mauvais vers sont connus. Ce portrait, sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à votre majesté. Je voudrais que ces vers fussent meilleurs; mais cependant j'oserai dire avec Despréaux, dans un sujet bien différent :

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,  
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;



Et sans aller rêver dans le double vallon,  
Le sentiment suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que votre majesté ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste là, sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de votre majesté. J'ajouterai seulement que si votre majesté avait encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

Paris, 9 octobre 1772.

SIRE, j'ai reçu la nouvelle diatribe de votre majesté contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés polonais, et leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent, par leur ridicule conduite, de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaité et de légèreté dont elle est remplie. Cependant, sire, permettez-moi d'ajouter comme bon et même brave Français, que j'aurais autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie: je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont votre majesté a frappé les Polonais, soit allé jusqu'aux chevaliers qui les ont secourus; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce.

Car, quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix et l'union entre les hommes. La lettre que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire me confirme dans cette douce espérance, en me faisant envisager cette paix comme prochaine. On nous assure pourtant ici que le congrès est rompu; mais sur la parole de votre majesté, que je crois comme la vérité même, j'espère que s'il est rompu, il se renouera bientôt, grâce à la *péroraison* en poche dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraison très-efficace. Plein de confiance, sire, en cette éloquente péro-

raison, je me suis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les encyclopédistes, qui ont avec l'Eglise cela seul de commun, d'abhorrer le sang comme elle. Plaisanterie à part, sire, cette paix comblera de gloire votre majesté, qui joue dans toute cette affaire un rôle si grand et si digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à votre majesté est, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, sire, est toujours bonne, quand elle vient d'une aussi bonne source, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je suis seulement fâché, et mes confrères les encyclopédistes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple si *édifiant* de Jérusalem ne puisse pas faire dans le traité un petit article secret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir sur les bords du Jourdain; j'espère au moins que les Turcs se feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philosophe en effet, et chrétien pour la forme, et que ce héros philosophe et mauvais chrétien rendra ce petit service aux juifs, dont il pourrait même tirer quelque argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnaissance.

Le professeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté, doit actuellement, si je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'espère que votre majesté l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne justifie, par son travail et par sa conduite, ce que j'ai annoncé de lui. Je ne sais si votre majesté est informée que M. Thiriot, chargé de sa correspondance littéraire, tire absolument à sa fin; en cas que votre majesté ne lui ait pas déjà destiné un successeur, et qu'elle veuille bien avoir sur ce sujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui proposer pour remplacer M. Thiriot, et aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'esprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec succès au *Journal étranger* et à la *Gazette littéraire*, et qui est auteur d'une excellente traduction française de l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson. J'ose assurer votre majesté qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, et j'ose de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connaît pour ce qui l'intéresse, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention scrupuleuse que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance, et la plus sincère admiration, etc.



novembre 1772.

SIRE, je viens de recevoir la belle médaille que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato* prouve que votre majesté n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe aussi, quant au commerce qui en dépend, et je souhaite ardemment pour l'un et pour l'autre la continuation des jours glorieux de votre majesté. Je me doutais bien que la *péroration* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses dernières lettres, serait efficace pour engager à la paix M. Mustapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix si désirée et si nécessaire soit enfin sûre et prochaine, comme votre majesté veut bien me le faire espérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combustibles*, et peut-être même assez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a su jeter si efficacement de l'eau sur le feu qui brûlait depuis quatre ans, sera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour votre majesté de s'occuper, comme elle le fait avec tant de succès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'espère qu'elle sera contente du professeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que votre majesté recevra, par ce courrier-ci, une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de proposer à votre majesté, pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que votre majesté ne sera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoie. Il se conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que votre majesté pourra désirer, et je prends la liberté en conséquence de renouveler à votre majesté mes très-humbles prières pour lui demander, en faveur de M. Suard, les mêmes bontés dont elle honorait M. Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, et j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à M. le chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont votre majesté l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment

lui-même ses très-humbles remerciemens à votre majesté. Il est digne de ses bontés et de son estime par ses connaissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire et son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; et il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en sont les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur cœur que les hommes éclairés les méprisent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'est dommage, car nous étions faits pour être aimables.

Votre majesté ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins, par l'entremise de Mustapha, la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle serait un peu embarrassée de retrouver de bout? Je me soumetts à tout pour la plus grande gloire de notre sainte religion, qui est pourtant plus intolérante et plus persécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des insomnies presque continuelles m'annoncent une disposition inflammatoire qui se terminera vraisemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes possibles. Je me consolerai sans peine si le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de votre majesté ce qu'il paraît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus sincère, du plus reconnaissant et du plus dévoué de ses admirateurs. C'est avec ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 1<sup>er</sup>. janvier 1773.

SIRE, pénétré, comme je le suis, des sentimens aussi tendres que respectueux que votre majesté me connaît depuis long-temps pour sa personne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démouthène commence sa harangue pour la couronne. Je prie d'abord tous les dieux et toutes les déesses de conserver dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince si précieux aux lettres, à la philosophie, et à moi chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux, s'il est vrai que le cœur des rois soit entre leurs mains, de vouloir



bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnaissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration, sire, augmenterait, s'il est possible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que votre majesté vient d'écrire à M. de Voltaire. Comme il sait toute mon amitié pour lui, et tout ce que je sens pour votre majesté, il n'a pas cru faire une indiscretion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne, mais que je voudrais faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnaissance, et la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de votre majesté respirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'aient point de philosophes*, est surtout charmant, ainsi que l'article de la lyre de la *Henriade*, d'*Amphion* et du poisson qui le porta, et ce que votre majesté ajoute, que *c'est tant pis pour les..... s'ils n'aiment pas les grands hommes*, est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi, ce sera désormais le refrain de tous mes discours, en voyant les lettres opprimées et persécutées comme elles le sont.

Il faut que ces pauvres ignatiens soient bien malades, puisqu'ils ont recours à un médecin tel que votre majesté, qui en effet n'a guère de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils soient contens de la réponse de votre majesté, et qu'ils lui fassent l'honneur de l'*affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui aurait bien pu se passer de cet honneur, et au pauvre misérable roi Jacques II, qui était plus fait pour être frère jésuite que pour être roi. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le roi d'Espagne, qui sollicite vivement la destruction de cette vermine, soit fort édifié de l'ambassade qu'elle a envoyée à votre majesté pour se mettre sous sa protection spéciale. Je ne doute point que quand il saura cette nouvelle intrigue jésuitique, qui leur a valu de la part de votre majesté un si excellent persiflage, il ne redouble ses efforts auprès du S. Père pour leur destruction et pour notre délivrance. Je sais qu'après l'anéantissement de leur ordre, la philosophie et les lettres n'en seront point guère mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce sera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereuses.

Le jugement que votre majesté porte du poème de M. Helvétius, dans sa lettre à M. de Voltaire, est, comme tous ses autres

jugemens, très-juste dans les deux sens de *justice* et de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que votre majesté, que l'auteur aurait retouché ce poëme avant de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais votre majesté n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, et qui me paraît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité et très-bien écrite ? Nos prêtres n'en sont pas contens, et c'est pour cette préface un éloge de plus.

Votre majesté ne veut donc plus de correspondant littéraire. J'avoue que notre littérature est un peu en décadence; nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien passagères, et peu de fruits; cependant, ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur que nous ne conservions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait sa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le silence sur le sort qui menace notre littérature; et ma seule consolation est de savoir qu'il y a encore dans le Nord un héros philosophe qui connaît le prix des lumières, qui aime et protège les lettres, et qui sert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, ce vendredi-saint 9 avril 1773.

SIRE, les nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de votre majesté, que j'ai respecté ces occupations, et craint d'importuner votre majesté par mes bavarderies philosophiques ou littéraires. Ce n'est pas que je n'aie été fort occupé du grand prince qui, après avoir été si long-temps le héros du Nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de votre majesté, je désirerais fort, pour son repos et sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, et que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros de la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui dieu merci de courage me pique*, comme le souriceau de La Fontaine, *j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour votre majesté qui a beaucoup plus à craindre



de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le philosophe Fontenelle, dans le temps des troubles du système, alla un jour à l'audience ou à l'audience du régent qui l'aimait et lui dit : *Permettez-moi, monseigneur, de vous demander en toute humilité, si vous espérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même question à votre majesté, qui s'est tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai seulement la liberté de lui dire, si elle nous conserve la paix, *Dieu vous bénisse !* et si elle est forcée à la guerre, *Dieu vous conserve !*

Si je jugeais des occupations de votre majesté par la lettre pleine de philosophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirais qu'elle n'est livrée qu'à la littérature et aux beaux-arts ; on ne soupçonnerait pas que les choses dont elle parle si bien et avec un détail si profond, ne fussent qu'un délassement pour elle, et un délassement de quelques instans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer votre majesté ; mais cette admiration sera pour moi un sentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, sire, de la philosophie et des lettres qui crient à votre majesté comme David fait à son dieu dans ses psaumes : *Ne m'abandonnez pas, seigneur, car je n'espère qu'en vous.*

Cette pauvre philosophie a déjà eu cet hiver une alarme assez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été sérieusement malade, et pour la damnation duquel les âmes pieuses faisaient déjà les prières les plus touchantes. Il est mieux, et j'espère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelque façon à la vigne du Seigneur.* La littérature et la nation feraient en lui une perte immense et irréparable, et d'autant plus cruelle dans les circonstances présentes que notre pauvre littérature est en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux singes. Votre majesté n'a pas d'idée de la détestable inquisition qu'on exerce sur tous les ouvrages, et des mutilations intolérables qu'on fait essuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me semble que cette rigueur est bien maladroite ; car ceux qui, par complaisance et pour avoir la paix, se seraient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout-à-fait, prendront le parti de ne se rien ôter, et de se livrer à Marc-Michel Rey ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits et avec toute leur virilité. Je ne sais pas si c'est l'usage chez votre majesté, comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la castration ; on traite ici les gens de lettres comme les chats ; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que votre majesté fait de la géométrie, je me concentrerais dans cette étude, si ma

pauvre tête me le permettait; le calcul intégral et la précession des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paisible, mais fatigante, je m'amuse à écrire l'histoire de l'Académie Française, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du siècle. Je ne sais si cet ouvrage sera jamais fini, encore moins s'il paraîtra de mon vivant; si tous ceux dont j'ai à parler ressemblaient à votre majesté, l'écrivain serait soutenu par sa matière; mais, quand je pense que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à disséquer, et de l'autre de plats censeurs à satisfaire, la plume me tombe des mains presque à chaque instant. Continuez, sire, à tenir la vôtre comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi surtout les bontés dont votre majesté m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je suis, etc.

Paris, 14 mai 1773.

SIRE, il paraît bien, par les deux pièces que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*; et ce chat teutonique si redoutable n'éviterait pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues à qui il commande, et qui ne lui laisseraient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente et de vers excellens. Je remercie très-humblement votre majesté de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles et si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit calcul des trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je pense comme votre majesté que ce petit calcul, si on en faisait éprouver à nos druides le résultat fâcheux, serait le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'épître au marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité et d'imagination; et la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la Providence d'avoir dans le héros de ce siècle un soutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement



et si noblement, à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à votre majesté de l'assurance qu'elle veut bien lui donner, que le Nord, et par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, sire, si elle ne devait se faire qu'entre les druides; la philosophie respirerait tandis qu'ils s'égorgeraient : mais les druides, entre autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre; et ils sont en effet si précieux à l'espèce humaine, qu'on ne saurait trop les conserver. Quoi qu'il en soit, sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie, de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire par les druides, et qu'ils feront trêve pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de si bonnes dispositions !

Je n'aurai donc, sire, grâce à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la confection de l'*Histoire de l'Académie Française*; je me sers du mot *confection*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avalier. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; je ferai comme Simonide qui n'ayant rien à dire de je ne sais quel athlète, se jeta sur les louanges de Castor et de Pollux.

Votre majesté a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique faiblement; mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme votre majesté le remarque, que c'est principalement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. Votre majesté n'a pas d'idée du déchainement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres, et crie sans cesse, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère la sainte Église emploie ce qu'elle peut pour sa défense; et en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

Ce malheur, sire, ne sera pas grand, tant qu'il plaira à l'Être suprême, qui a jusqu'ici conservé la philosophie au milieu de tant de brigands, de conserver votre majesté, dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, sont si nécessaires à la bonne cause. Je ne sais si les commis des bureaux ouvrent les lettres : j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais supposé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de votre majesté, et qu'ils en fassent part au grand aumônier, je doute que ce discret *Flamen* les fasse courir à Versailles parmi les dévotés de la cour. Quant à moi, sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lisant : *Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle !* Je porte d'avance aux pieds de votre majesté tous les vœux qu'ils feront pour sa précieuse conservation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont mise depuis si long-temps dans mon cœur. C'est avec ce sentiment que je serai toute ma vie, etc.

Paris, 17 mai 1773.

SIRE, M. de Guibert, colonel commandant de la légion corse, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre majesté, est l'auteur de l'*Essai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, sire, de venir mettre sa personne aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le spectateur des qualités sublimes de *Frédéric-le-Grand*, et de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'ose assurer votre majesté que M. de Guibert est bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il est pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par le désir qu'il a de les éclairer des lumières supérieures de votre majesté, enfin par les vertus que votre majesté préfère au génie même, par l'honnêteté de son caractère, la simplicité de ses mœurs et la noblesse de son âme. Quoiqu'il fasse, comme il le doit, de l'étude de son métier sa principale et sa plus chère occupation, il a su donner aux lettres et à la philosophie, et avec le plus grand succès, tous les momens que cette étude a pu lui laisser : il vient chercher dans votre personne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, et il mérite, sire, d'admirer



également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philosophe. Après avoir pris votre majesté pour juge de ses essais militaires, il oserait aussi, s'il ne craignait de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de votre majesté ne lui seraient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est *le Connétable de Bourbon*, et dont il serait très-flatté que l'auteur du poëme de *la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que votre majesté portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me serais bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur et de vertu dont elle est remplie ne méritaient pas à M. de Guibert votre estime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, sire, que votre majesté pût lui en donner, serait de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres savantes qui rendent les Prussiens si célèbres et si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes macédoniennes qui avaient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse qu'Alexandre-le-Grand devait lui faire, *venez et voyez*; et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande machine, dit en prenant congé du prince : *J'ai vu les roues et les ressorts ; mais l'art de les faire mouvoir est un secret dont le génie seul a la clef ; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce secret ; et malheureusement pour le roi de Perse mon maître, il ne saurait l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, sire, de prévenir votre majesté que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'instruire, désire surtout effacer jusqu'aux plus légères traces de reproche qu'une phrase de son livre a mérité de votre part. Il rend justice, avec toute l'Europe, à la valeur si généralement reconnue des troupes prussiennes, et serait d'autant plus honteux de penser autrement, qu'il se verrait seul de son avis. Cependant il osera dire à votre majesté, dût-il courir le risque d'être contredit par elle, qu'il croit que les succès de ces braves troupes sont encore moins dus à leur courage, qu'à la supériorité des talens qui l'ont dirigé; il osera même ajouter, peut-être encore au risque de vous déplaire, qu'il est persuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils se sont montrés à Rosbach, auraient été vainqueurs, s'ils avaient seulement changé de général avec les Prussiens. La géométrie, sire, qui ne se connaît pas en manœuvres de guerre, mais qui se connaît en calcul, prendrait la

liberté de parier ici pour M. de Guibert ; et après avoir gagné le pari , comme elle ose s'en flatter , elle répéterait aux Welches le mot de Louis XIV au duc de Vendôme , vainqueur à Villaviciosa : *Il n'y avait pourtant qu'un homme de plus.* Je suis , etc.

Paris, 30 juillet 1772.

SIRE, M. de Guibert est pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle votre majesté a bien voulu le recevoir. Cette bonté , sire , augmenterait encore , s'il est possible , les sentimens dont il est depuis si long-temps rempli pour votre personne , et couronne à ses yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaissance de M. de Guibert , quelque persuadé que je sois , que depuis que votre majesté l'a vu , il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant , il s'en faut bien , sire , et cela même ajoute encore à son mérite , qu'il soit aussi satisfait de lui que votre majesté me paraît l'être. *Quoique ce héros , m'écrivait-il , m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer , je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre , comme je l'aurais désiré , aux questions qu'il voulait bien me faire ; une espèce de nuage magique l'environnait à mes yeux ; c'est , je crois , ce qu'on appelle l'auréole autour de messieurs les Saints , et la gloire autour d'un grand homme.* Je suis persuadé , sire , que votre majesté , en revoyant M. de Guibert , se confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a prise , et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je désire avec impatience de savoir le jugement que votre majesté aura porté de sa tragédie , et j'avoue que je serais bien trompé si elle n'entend cet ouvrage avec plaisir et avec estime pour l'auteur ; mais ce que j'attends , sire , avec plus d'impatience encore , ce sont les nouvelles qu'il me dira de la santé de votre majesté , qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ses succès et de sa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle , en donnant à la Russie , à la Pologne , aux Turcs même , tout Turcs qu'ils sont , la paix dont ils ont tous si grand besoin , et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plus tôt ; et que votre majesté ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis si long-temps , celui de pacificateur , qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire , est pour moi un garant précieux de la santé dont elle jouit et qui m'est si chère ainsi qu'à tant d'autres.



Quand je me sens tenté de boudier contre la nature de ce qu'elle m'a donné un si triste et si frère individu, je lui pardonne en pensant qu'elle conserve votre majesté, et je me dis tout bas à moi-même : *tais-toi, et ne te plains pas, car le grand homme se porte bien*. Puissiez-vous, sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, fussent les *curieux impertinens* qui ont mis votre majesté de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* ressemblent à M. Van-Haren, et qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers. Votre majesté ne sera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poète très-hollandais donnait aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disait en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venait de faire : *il n'y a point d'esprit là-dedans* ; le pauvre homme disait bien plus vrai qu'il ne pensait : et on aurait été tenté de lui répondre, *on le voit bien*, si on n'avait craint qu'à force d'esprit il ne prit encore cette réponse pour un compliment.

Je ne sais où cette lettre trouvera votre majesté, je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. de Guibert, afin que votre majesté adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant l'*auréole*. Je lui envie bien, sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble serait bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble, par celui de la vive reconnaissance et de la tendre vénération dont je suis pénétré pour votre majesté. C'est avec ces sentimens que je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 27 septembre 1773.

SIRE, je ne crains point d'abuser des bontés dont votre majesté m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des personnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre est M. le comte de Crillon, colonel au service de France, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre majesté. L'admiration et le respect dont il est pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il sait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Frédéric-le-Grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour

vous écouter et s'instruire, et pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, sire, nom si cher à toutes les âmes nobles et honnêtes, serait déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, M. le comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connaissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse française, une honnêteté de caractère et une simplicité de mœurs dont ses pareils ne lui offrent guère l'exemple, enfin la candeur et la vertu même jointes à un esprit juste, sage et cultivé. Tel est, sire, M. le comte de Crillon; et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire sa cour pendant son séjour dans vos États, il ne justifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. Votre majesté le trouvera digne de ses illustres ancêtres et destiné à marcher sur leurs traces; si Henri IV donnait à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui est devenu comme son nom propre, j'espère que votre majesté, quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui présenter, l'appellera le *sage et vertueux Crillon*; ce nom, sire, en vaudra bien un autre, surtout s'il lui est donné par vous.

M. le comte de Crillon oserait peut-être offrir encore à votre majesté d'autres titres pris dans sa propre maison où les actions de courage et de vertu sont héréditaires. C'était M. le duc de Crillon son père qui commandait au pont de Weissenfels dix-sept compagnies de grenadiers français, dont la bravoure mérita les éloges de votre majesté. Mais M. le duc de Crillon mérita lui-même personnellement dans cette circonstance, par une action digne de ses aïeux, la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des grands hommes. Il avait placé dans une petite île deux officiers qui observaient votre armée lorsqu'on brûlait le pont. Un des deux vint dire à M. le duc de Crillon, qui leur avait recommandé de se tenir cachés, que s'il le voulait ils tueraient un général qu'ils jugeaient être le roi de Prusse par le respect que les officiers lui témoignaient. M. le duc de Crillon le leur défendit; il ne savait pas, sire, en ce moment qu'il préparait à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et surtout de ce qu'il a vu dans votre ma-



jesté, m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le comte de Crillon ose se flatter, sire, d'obtenir de votre majesté les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à votre majesté ce qu'elles sont, et qui sous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à votre majesté, comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert et je lui réponds de la même reconnaissance. Mais, sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour M. de Guibert et M. le comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de votre majesté telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui, dans toutes ses traverses, a plus besoin de votre majesté que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 10 décembre 1773.

SIRE, j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté, il y a plus de deux mois, une lettre que j'espérais qu'elle recevrait beaucoup plus tôt. M. le comte de Crillon, jeune officier français plein de mérite, en est le porteur. Il se flattait d'avoir l'honneur de la présenter à votre majesté dans le mois d'octobre; mais des circonstances imprévues l'ont obligé, sire, de retarder son arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à votre majesté ses bontés pour ce jeune homme, qui en est digne par le nom qu'il porte, par ses talens et par ses vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cause, sire, du silence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de votre majesté, ne voulant pas l'importuner trop souvent au milieu des grandes, et même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que votre majesté joue au cordelier Ganganelli, en recevant ses gardes prétoriennes jésuitiques qu'il a eu la maladresse de licencier. Je ne sais si ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Assise et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de

poing comme le héros du *Roman Comique*; ce que je souhaite plus sérieusement, sire, c'est que votre majesté ou ses successeurs ne se repentent jamais de l'asile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous soient à l'avenir plus fidèles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Silésie, comme votre majesté m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite sage et honnête le nom de *vermine malfaisante* dont votre majesté les gratifiait il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je serais curieux de demander à présent aux jésuites ce qu'ils pensent de la tolérance, contre laquelle ils se sont tant déchainés. Où en seraient-ils dans leur agonie, s'il n'y avait en Europe un roi philosophe et tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de votre majesté à l'abbé Colombini, entre autres de la justice qu'elle rend aux bons pères, en assurant qu'elle *ne connaît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait souvenir d'un certain philosophe, très-incrédule de son métier, en présence duquel on tournait en ridicule je ne sais quelle preuve de ce que Voltaire appelle \*\*\*. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philosophe; *pour moi, je ne connais pas de meilleure preuve que celle-là*. Je n'ai pas moins ri de ce que votre majesté ajoute, que *comme elle est dans la classe des hérétiques, le S. Père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole*; mais tout en riant je ne dois pas dissimuler à votre majesté que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que votre majesté espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il!

J'ai fait passer à M. le marquis de Puységur, qui en ce moment n'est point à Paris, ce que votre majesté m'a chargé de lui dire de sa part. Je ne sais ce qu'il peut répondre à l'objection très-solide que votre majesté lui fait sur la prétendue différence des soldats anciens et des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je pense que les soldats même du cordelier deviendraient les soldats de Paul-Emile, s'ils avaient un Frédéric à leur tête, et que la superstition pour l'antiquité n'a pas plus de raison de la croire supérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens et en génie.

M. de Guibert est revenu comblé de reconnaissance de toutes les bontés dont votre majesté l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de sa personne et de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret,



mais ce regret est très-grand ; c'est de n'avoir pu profiter des conseils que votre majesté aurait pu lui donner sur sa tragédie ; car il attendait bien plus des conseils de votre majesté que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainsi que moi aux dépens du pape, du petit embarras que votre majesté lui cause. Car il doit, en honnête pape qu'il est, excommunier les jésuites s'ils vous obéissent ; et s'il les excommunie, la philosophie espère voir beau jeu. Votre majesté se souvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le roi jésuite Nicolas, dans laquelle le P. feld-maréchal avait eu trois capucins tués sous lui. Je mande au philosophe de Ferney que votre majesté, en établissant ce nouveau régiment dans ses États, ne peut guère se dispenser de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite seulement votre majesté à retrancher à ses nouveaux soldats les carabines dont on prétend que le roi de Portugal s'est mal trouvé.

Quoi qu'il en soit, sire, comme il n'est pas à craindre que votre majesté prenne jamais un jésuite ni pour confesseur, ni pour général, ni pour premier ministre, ni pour maîtresse, je pense que la philosophie doit être bien tranquille sur l'usage que votre majesté en veut faire, et qu'elle saura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel est le résultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment sur leur compte et sur celui du cordon de S. François qui les frappe et qui les disperse. Mais, sire, ce qui est vraiment admirable, vraiment précieux à la philosophie, vraiment digne de votre majesté, c'est la belle inscription qu'elle vient de faire mettre à l'église catholique de Berlin, et que je n'ai apprise que depuis quelques jours : *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que votre majesté ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont sûrement ils profiteront un jour, soit par principe au moins de vanité, et pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont votre majesté imaginera mieux que personne le corps et la devise.

Je prie votre majesté de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, et j'ose croire que votre majesté en est bien persuadée.

Un des plus estimables membres de votre Académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poème de *Guillaume* dont il est

l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, et la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désirerait de le rendre plus parfait à une seconde édition, et m'a fait part du désir qu'il a témoigné à votre majesté de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, sire, que cet ouvrage y pourrait gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagnerait encore davantage, c'est la nouvelle édition que l'auteur a entreprise de sa traduction de l'*Iliade*. Il désire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à votre majesté, et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidèle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il ose se flatter que votre majesté voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée, qui veille sur les grands hommes, conserver votre majesté dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la suivront! puisse-t-elle, en pacifiant le Nord, mettre le comble à ses succès et à sa gloire! Ce sont les vœux de celui qui sera toujours avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 14 février 1774.

SIRE, je ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philosophe, le *docte traité que Sénèque a fait de la colère*, et je conviens avec votre majesté, au sujet des jésuites dont elle se fait le général, que s'il n'y avait point de coupables, il n'y aurait point de clémence. On assure d'ailleurs que les jésuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour votre majesté le tort déjà un peu vieux des jésuites de Silésie; et votre majesté ne saurait mieux faire que de ressembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, surtout quand il se sauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'est-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que votre majesté ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'observe très-bien, qu'être utiles dans ses États, sans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui allaient à la messe et à confesse.

Vous prétendez, sire, que Diderot ne l'est pas autant; je ne



le nierai pas à votre majesté ; mais s'il passe par Berlin , je désire que votre majesté lui permette d'approcher d'elle ; j'ose l'assurer qu'elle jugera plus favorablement de sa personne que de ses ouvrages , et qu'elle lui trouvera , avec beaucoup de fécondité , d'imagination et de connaissance , une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Je conviens avec votre majesté qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fausses et hasardées , bien des redites et des longueurs ; que ce sont plutôt des matériaux qu'un ouvrage , et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a , ce me semble , quelques vérités utiles et bien rendues , et l'ouvrage aurait d'ailleurs quelque prix à mes yeux , ne fût-ce que par la justice qu'il rend à votre majesté.

Notre siècle , j'en conviens encore avec votre majesté , ne vaut pas le siècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût ; mais il me semble qu'il l'emporte pour les lumières , pour l'horreur de la superstition et du fanatisme , pour l'amour des connaissances utiles ; et ce mérite , ce me semble , en vaut bien un autre.

M. de Guibert , sire , n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puisé les leçons dans les ouvrages et les États de votre majesté ; il espère que votre majesté lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer , quand les circonstances le lui permettront , et recevoir ses conseils sur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je suis persuadé de toutes les belles choses que Diderot et Grimm écrivent sur la Sémiramis du Nord. Il me semble pourtant que ces Russes , qui , comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à votre majesté , se laissent manger à Spa par les chevaux , commencent à se laisser manger par les janissaires. Si votre majesté ne vient à leur secours pour renvoyer les Turcs et les Russes chez eux , je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Russes ni Turcs , et ce serait grand dommage. Je me souviens qu'après la bataille de Zorndorf , où votre majesté avait assommé trente mille Russes , un grand Danois me disait froidement : *Il n'y a pas de mal ; il est si aisé à Dieu de refaire des Russes !*

J'ai grand désir de lire le dialogue dont votre majesté me fait l'honneur de me parler , et dont la bienheureuse Vierge Marie est un des interlocuteurs. Ne pourrait-elle pas trouver quelque occasion de me l'envoyer , sans qu'il passât par les mains des Cerbères ?

M. le comte de Crillon , sire , est digne des bontés et de l'estime de votre majesté , par son ardeur pour s'instruire , par ses connaissances , par ses vertus , et par son respect pour les grands

hommes. C'est le sentiment que vous inspirez, et avec lequel je serai toute ma vie, ainsi qu'avec la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 25 avril 1774.

SIRE, ce n'est point pour votre majesté que je crains le rétablissement des *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les appelait le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourraient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les Français et les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un seul village? mais je crains, sire, que d'autres princes que vous, qui ne résisteraient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaisie de vous emprunter de la graine pour la ressemer chez eux. Je désirerais que votre majesté fît un édit, pour défendre à jamais dans ses États l'exportation de la graine jésuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore si on a défendu à M. de Guibert l'exportation de sa personne dans les États du Nord; mais je sais qu'il n'aura pas l'honneur de faire sa cour cette année à votre majesté, comme il le désirait et l'espérait. Il souhaitait ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitait surtout de revoir le dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre sa tragédie du *Connétable de Bourbon* au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

M. le comte de Crillon sera plus heureux, sire; il aura le bonheur de revoir votre majesté, il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devraient bien faire la paix, et de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de votre majesté, et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le comte de Crillon aux bontés de votre majesté; j'ose lui répéter que plus elle le connaîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse française qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressait de revenir en France: j'aurais fort désiré que votre majesté l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui aurait plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.



Je suis chargé, sire, de présenter à votre majesté une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge, ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à cinquante, mais avec plus de goût et d'esprit que ces messieurs. Il serait très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de votre majesté rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodige de savoir et de travail, et qu'il prendrait la liberté de présenter à votre majesté, s'il ne craignait que le grec dont cet ouvrage est hérissé ne la fit reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à votre majesté que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie, et je lui demande cet honneur pour M. de Villoison.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à votre majesté du poème de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant et bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles: il souhaiterait en conséquence de faire le voyage de Paris; et je suis persuadé, sire, que ce voyage serait très-avantageux pour M. Bitaubé, que son poème y gagnerait beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, et qu'il recueillerait à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il pourrait faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'Académie.

J'attends, sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui votre majesté sait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand roi qui n'est plus bœuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de quatre-vingts ans, et dans l'auteur de la *Henriade* et d'*Alzire*. Il faut dire avec Térrence: *Homo homini quid præstat!* (*Qu'il y a de distance entre un homme et un autre!*) Ce proverbe, sire, est plus fait pour votre majesté que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse et chétive espèce.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut huppées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté de la dévotion d'un certain prince d'Italie à S. Antoine de Pade est très-vrai, et n'est que trop

vrai, malheureusement pour ce prince, et heureusement pour l'académie de Berlin, qui conservera M. de La Grange, et qui se passera de S. Antoine de Pade.

Votre majesté a sans doute déjà appris que M. de La Grange vient de remporter pour la cinquième ou sixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre Académie des sciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent si éminent et si rare, et plus estimable encore par sa modestie et par la douceur de son caractère que par son savoir et son génie.

Je m'aperçois toujours trop tard que j'abuse du temps précieux de votre majesté, et je finis en lui renouvelant les très-humbles assurances de la vénération profonde et de l'attachement inviolable avec lequel je suis, etc.

Paris, 1<sup>er</sup> juillet 1774.

SIRE, la dernière fois que votre majesté me fit l'honneur de m'écrire, elle était près de partir pour toutes ses revues. Je les crois finies actuellement, et votre majesté de retour dans sa retraite philosophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds respects et ma vive reconnaissance.

Il s'est passé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté. Nous en attendons les suites, politiques, civiles, morales, littéraires, philosophiques, et surtout économiques. On nous en promet beaucoup, et c'est de quoi nous avons le plus de besoin. L'incubation du roi et de la famille royale, à laquelle on était bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raison est écoutée, et donne tout à la fois bon espoir et bon exemple. Qu'on nous préserve de la guerre, des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Je ne pense pas qu'on redemande jamais de France des jésuites à votre majesté. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'instruction de la jeunesse. Votre majesté ne me rend pas justice, si elle croit que j'ai du fiel contre eux. Personne au contraire ne s'est élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette espèce ont été traités en France. Mais je voudrais qu'en rendant les particuliers aussi heureux qu'ils peuvent l'être sans se mêler de rien, on ne fournit jamais au corps les moyens de renaître, surtout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chose. Si tous les princes étaient des Frédéric, je verrais l'Europe pavée de jésuites sans les craindre.



ou sans m'en soucier ; mais les Frédéric passent , et les jésuites restent.

Je suis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler n'ait fait que raser l'honneur de Berlin. Je suis persuadé que votre majesté en l'observant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à se laisser voir du plus grand astronome de notre siècle ; je l'avais assuré que les lunettes de cet astronome étaient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'astronome, et j'en suis fâché. Car je suis bien sûr que l'astronome n'aurait pas été mécontent de son observation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire : j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*.

Le jeune Crillon n'est pas un aussi grand phénomène ; mais j'ose assurer votre majesté qu'il n'en a pas moins son prix ; et je désirerais fort aussi que votre majesté eût pu le juger par elle-même. Si les Russes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Russes. Je voudrais pouvoir faire part à votre majesté d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrais pourtant pas que les Russes fussent contents de cette lettre ; car assurément il ne pense et ne parle pas d'eux comme de votre majesté.

Quant à M. de Guibert, votre majesté n'entendra pas cette année sa tragédie ; il me paraît, par le ton sur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à sa personne, et je crois, sire, que votre majesté penserait de même de la pièce. Je vois avec une sorte de douleur que votre majesté est depuis quelque temps peu favorable à la nation française ; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et personne ne voit mieux que moi les atrocités et les absurdités de toute espèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avait dit qu'il pardonnerait à Sodome s'il s'y trouvait seulement dix justes ; et il me semble que la pauvre France n'en est pas encore à ce point d'indigence et de disette. Si le P. Bouhours a dit une sottise, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que votre majesté des jugemens et des écrits du P. Bouhours.

M. de Vilvoison me charge de mettre aux pieds de votre majesté son profond respect et sa vive reconnaissance. Il attend ainsi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que votre majesté veut bien lui faire, en l'admettant dans son académie.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 12 septembre 1774.

SIRE, je crois en ce moment votre majesté plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse et la très-sublime et très-méprisable Porte, doit donner à votre majesté plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne sais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car, s'il fallait absolument avoir la guerre, elle aimerait encore mieux la voir entre les Turcs et les Russes, qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans son roi cette disposition si nécessaire aux peuples, disposition dont votre majesté donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connaissent pas, et qui ne veulent pas sentir que plus on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire avec supériorité. C'est ce qui manquait au roi que nous avons perdu, et sur lequel votre majesté pense avec tant de vérité et de justice. La fermeté lui manqua; ce défaut a causé les malheurs de son règne; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son successeur, qui ne règne que depuis quatre mois montre une volonté bien décidée de faire le bien, et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour ministres. Il y paraît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Il vient surtout de prendre pour contrôleur-général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume; et si le bien ne se fait pas, il faut en conclure que le bien est impossible. Les ministres qu'il a renvoyés étaient l'horreur de la nation, et leur expulsion a causé une joie universelle. D'autres grands fripons, quoique subalternes, mais dans des places importantes, ont aussi été chassés; et comme il en reste encore quelques uns, le public espère que le roi fera enfin maison nette. Je ne suis ni enthousiaste ni flatteur, mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière si désirable.

Je ne parle plus des jésuites; j'espère que la conduite de votre majesté à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont si



peu pratiquée. Mais tout éloigné que je suis de leur vouloir aucun mal , au moins comme citoyens et comme hommes , je serais très-affligé de les voir comme jésuites dans des États où ils pourraient faire à leur aise tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oseront faire dans les États de votre majesté.

Quoi qu'on ait pu écrire de Russie, de Danemarck même, et de Laponie ou d'Islande, sur M. de Crillon, je prends la liberté, sire, de persister dans ce que je pense de lui, et je suis seulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas assez vu pour lui rendre la justice que des juges assez peu redoutables lui ont refusée.

Quant à M. de Guibert, comme votre majesté le connaît, et que les Russes et les Islandais n'en ont point écrit de mal, je suis encore plus tranquille sur le jugement que j'en ai porté, après celui que votre majesté en a porté elle-même. Il désirait beaucoup d'aller encore s'instruire et s'éclairer auprès de votre majesté; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaises raisons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que votre majesté en dit n'est que trop vrai. Cependant je crois que nos sottises et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; et ce qui étonnera peut-être votre majesté, c'est que pendant plus de six semaines que les spectacles ont cessé à Paris, depuis le commencement de mai jusqu'au 15 de juin, personne ne les a regrettés, n'y a pensé même, parce qu'on était occupé des grandes espérances que donnait le nouveau règne, et que le roi commence à réaliser. Tant il est vrai, ce me semble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raisonnables, que de grands intérêts dont ils puissent s'occuper avec plus de sérieux qu'ils n'en sont ordinairement capables.

Je finis, sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à votre majesté, en lui souhaitant la santé, la paix et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à désirer; elle en a de toutes les sortes, et de quoi faire la renommée de plusieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à votre majesté de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer votre majesté de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 31 octobre 1774.

SIRE, M. Grimm qui n'est de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de votre majesté un paquet contenant certain dialogue entre deux dames qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien inespérée, toutes deux d'ailleurs aussi pucelles l'une que l'autre, et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, et me ferait désirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont votre majesté me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le grand seigneur qu'on y fait parler, et la grande reine (car elle avait l'honneur de l'être), qui a l'honneur encore plus grand de se trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu suspecte; je ne doute point, dis-je, que ces deux illustres interlocuteurs ne conservent parfaitement leur personnage.

J'aimerais bien mieux lire ce dialogue que d'être occupé comme je le suis en ce moment, des *dissensions prêtes à embraser le sud de l'Europe* dont votre majesté me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrais qu'ils fussent tous aussi pacifiques que votre majesté, et en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! puisse-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau contrôleur-général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à votre majesté; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux et les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le roi paraît aimer la justice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteste les flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'espère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le souhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que son prédécesseur avait cassé. Celui qu'on y avait substitué était trop mal composé pour pouvoir subsister avec la confiance et la considération publique, nécessaires à des magistrats. Mais l'ancien avait aussi des reproches très-graves à se faire. Il faut espérer que la disgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raisonnable et sage. Les fanatiques gémissent beaucoup de son rétablissement. C'est une raison pour qu'il ne soit plus à l'avenir superstitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.



Je viens de mander à M. de Voltaire que votre majesté a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Étallonde, qu'il me paraissait attendre avec impatience. Il est digne de votre majesté de rendre justice à la conduite de ce jeune homme si cruellement persécuté, et je ne désespère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie assurent que la mort du pape est un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jésuitique. Votre majesté ne pourrait-elle pas fonder pour ces honnêtes gens, dans leur collège de Breslau, une chaire de pharmacie dans laquelle ils paraissent être si versés? L'élection du successeur de Clément XIV sera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connaissent si bien le savoir-faire de la société, ne se réunissent pour engager le pape futur à laisser ce trésor aux princes qui ne vont point à la messe, et qui n'auront point à craindre en communiant le sort du pauvre empereur, si bien régalé par le frère Sébastien de Montepulciano.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'est un fidèle serviteur de votre majesté, et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à son malheur. Je lui écris en détail au sujet du sculpteur, ne voulant pas importuner votre majesté de ce détail. Ce sculpteur, sire, a pris le parti d'aller lui-même incessamment à Berlin à ses propres frais et risques, pour avoir l'honneur de se présenter à votre majesté, pour s'assurer si ses services lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui proposer lui-même ce qu'il désire d'obtenir d'elle en s'attachant à son service. Il sera parti dans le temps où votre majesté recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la suivre.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 15 décembre 1774, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE, il faut, et je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les postes d'Allemagne, sans compter ceux des postes de France, aient été curieux de lire les vers que votre majesté me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenait ces vers et la lettre du 15 novembre qui y était jointe ne me sont parvenus qu'à plus de trois semaines de date. Ce retard, joint à un rhumatisme qui m'a privé pendant quelques jours de l'usage du bras droit, m'a empêché de faire plus tôt à votre majesté mes très-humbles et très-sincères remerciemens sur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'est en même temps un ou-

vrage plein de poésie et d'imagination, et une satire très-piquante et très-philosophique de tous les désordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins et les victimes; satire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette espèce, celui de n'exagérer rien, et de ne point passer les bornes de la justice et de la vérité. Je l'ai lue et relue, sire, avec le plus grand plaisir; je la relirai encore; c'est à votre majesté qu'il appartient de donner à ses pareils de si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que votre majesté paraît avoir de notre jeune roi; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, et sûrement je n'aurai jamais rien à lui demander, mais je fais des vœux pour sa conservation, et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le roi de France et le roi d'Espagne. Comme notre roi a le cœur droit et vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourraient prendre le masque de la vertu; mais heureusement ces hypocrites ont si maladroitement montré ce qu'ils sont par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les États de votre majesté, puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que votre majesté ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife, elle ne pourrait garder un moment de si habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet, qu'il n'est pas possible d'en douter. Votre majesté me fait l'honneur de me demander si je crois *cette petite fille inspirée*. Je me flatte qu'elle me connaît assez pour ne pas me soupçonner d'ajouter foi à de pareilles inspirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'est que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du pape, avaient d'avance pris leurs mesures ou étaient bien résolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainsi, n'en déplaît à votre majesté, je dirai toujours comme Caton; qu'il faut *détruire Carthage*; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoisonneurs, s'ils sont convaincus, il serait barbare de rendre malheureux et de réduire à la misère et au désespoir les



individus qui habitaient Carthage, et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auraient été des jésuites ambitieux et intrigans.

J'espère que le sculpteur sera arrivé quand votre majesté recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que votre majesté sera aussi contente de sa personne, qu'elle me paraît l'être de ses talens et de ses ouvrages; c'est un bon Flamand droit et honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de se montrer digne des bontés de votre majesté. Il a dû remettre à votre majesté une lettre dans laquelle je lui demande instamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuser. C'est de vouloir bien me donner son portrait, fait à sa belle manufacture de porcelaine et pareil au portrait en petit, très-beau et très-ressemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait, sire, sera pour moi l'étenne la plus précieuse que j'aie reçue de ma vie, et le présent le plus cher dont votre majesté puisse me gratifier et m'honorer.

Je travaillerai, sire, avec tout le zèle possible, à faire rendre justice à l'officier auquel votre majesté s'intéresse. J'ai déjà fait à ce sujet, conjointement avec quelques amis honnêtes et aussi zélés que moi, mais plus considérables et plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'espère, ne seront pas infructueuses; mais il faut du temps et de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en sera temps, je saurai faire valoir, si je le crois nécessaire, l'intérêt que votre majesté veut bien y prendre, et j'espère que son nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année qui va être, si je ne me trompe, la trente-sixième de votre glorieux règne, et qui ne fera qu'accroître les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de profond respect avec lesquels je suis, etc.

Paris, 7 février 1775.

SIRE, je me prosterne aux pieds de votre majesté, et je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive et tendre reconnaissance. M. Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étais déjà trop content et trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvrait de gloire dans les plaines de Lignitz; mais votre majesté veut sans doute, et en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle non-seulement en écrivant, mais en faisant tous les ma-

tins mon déjeuner frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers à mon cœur : *Dedit Fredericus*. Mais si je ne puis, sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrais-je vous dire pour peindre toute ma reconnaissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre ? Je le porterai sur moi sans cesse, et la nuit je le mettrai au chevet de mon lit à l'endroit où les dévots placent leur crucifix et leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que votre majesté voulut bien me donner il y a près de douze ans, et qui la représente à la tête de ses armées; celui que je viens de recevoir, sire, vous représente dans votre cabinet, comme le philosophe le plus aimable, et de la physionomie la plus auguste et la plus noble; j'admirerai toujours le premier, et j'adorerai toujours le second. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait est ressemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, et veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaisir et mon bonheur.

M. de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de *dom Pèdre*, où il y a encore des tirades et même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Éloge de la raison* qui est, à mon avis, une des choses les plus charmantes qu'il ait faites. J' imagine qu'il l'aura envoyé à votre majesté. A quatre-vingts ans, quel homme ! mais ce qui l'occupe surtout, c'est l'atroce et ridicule affaire du jeune homme auquel votre majesté s'intéresse, et qui m'en paraît bien digne par tout ce que M. de Voltaire m'écrit de son caractère et de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches des juges aussi odieux que méprisables; votre majesté doit bien compter sur mon zèle, et sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infâme jugement.

Notre jeune roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, et des mots pleins de sens et de raison. Il a pris pour ministres des hommes très-vertueux, et surtout un contrôleur général qui rétablira nos finances, si la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laisser faire.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre M. Catt, dont les services doivent d'autant plus manquer à votre majesté, que je connais la tendre vénération qu'il a pour elle.

M. Tassart est enchanté d'entrer au service de votre majesté; il voudrait déjà être à Berlin; il y serait arrivé sans quelques affaires indispensables qu'il lui faut terminer en France, et il est



bien décidé à se rendre aux pieds de votre majesté, selon la promesse qu'il lui en a faite, à la fin de juillet au plus tard. Je crois pouvoir assurer à votre majesté qu'elle sera très-contente de sa capacité, de son travail et de son caractère, et qu'elle le trouvera plus sage et plus honnête que la plupart des artistes français dont elle a eu lieu d'être si peu contente. Pour rendre son bonheur parfait, il aurait une grâce à demander à votre majesté, ce serait de vouloir bien lui accorder, outre l'atelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui et pour sa famille. Je lui ai fait espérer que votre majesté ne lui refuserait pas cette grâce, ne doutant point qu'elle n'ait dans sa capitale quelque appartement dont elle puisse disposer. Cette faveur mettrait le comble aux bienfaits de votre majesté et à la reconnaissance de M. Tassart. J'y joindrais, sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, et par la certitude où je suis que votre majesté ne se repentira pas d'avoir rendu la situation de cet artiste douce et heureuse.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, et le plus profond respect, etc.

Paris, 22 avril 1775.

SIRE, je n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 avril la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 mars, et par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buste de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux présens de cette porcelaine, et surtout après m'avoir envoyé son portrait, qui ne me laisse rien à désirer, et que j'ai fait monter plus superbement qu'il n'appartient à un philosophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi sans crainte de l'endommager. Votre majesté me fait l'honneur de me dire que le buste qu'elle veut bien me donner est celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe*. Je désirerais bien vivement, sire, que ce fût encore le buste de votre majesté; mais elle ne parlerait pas ainsi d'elle-même, toute l'Europe l'en dispense, et la louange serait d'ailleurs bien modeste pour le plus grand et le plus illustre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui existent aujourd'hui regardent comme leur chef et leur modèle. Si ce buste est celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écirai au bas : *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand*. Enfin, sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont votre majesté m'honore, et je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive et respectueuse

reconnaissance, dont je n'ai point voulu retarder les expressions. Je supplie votre majesté de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, et surtout de croire ces expressions fort au-dessous des sentimens de mon cœur.

M. le comte de Czernichef, dont votre majesté m'a fait l'honneur de me parler dans sa dernière lettre, et avec qui je me suis souvent entretenu de la gloire, des talens suprêmes, et des vertus de votre majesté, et surtout de mon admiration et de mon dévouement pour elle, aura sans doute rendu justice à ces sentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à votre majesté, pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inspire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que sa santé le lui permette, et encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Il nous trouverait tels qu'il nous a laissés il y a vingt-cinq ans, faisant et disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses, parce que les suites en ont été exécrables, est l'affaire du malheureux Étallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons affaire à une compagnie qui est encore bien absurde et bien barbare. Il faut que la justice et la raison combattent ici contre la superstition, l'atrocité et l'orgueil réunis, et le combat n'est pas égal.

Le sieur Tassart, que je vois de temps en temps, ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme, et de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir, qu'il avancera beaucoup son départ; il compte se mettre en route dans un mois, et arriver dans les premiers jours de juin, c'est-à-dire environ six semaines plus tôt qu'il ne comptait pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à votre majesté pour le logement qu'il désire, et qui, en mettant le comble à son bonheur, augmenterait encore, s'il est possible, son ardeur et son zèle pour le service de votre majesté.

Je ne prends guère d'intérêt, sire, à tous nos brillans Français, qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle, et sans aller porter ailleurs sa sottise et sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que votre majesté m'a marqué pour l'état de M. Catt. Il me paraît pénétré de reconnaissance de vos bontés; il m'en parle sans cesse dans toutes ses lettres, et j'ose dire qu'il les mérite par sa fidélité inviolable et son dévouement sans bornes pour votre majesté. Ce sont, sire, les sentimens que doivent prendre pour votre majesté tous les



hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le sont pas peuvent penser autrement ; mais leurs plaintes font l'éloge de votre majesté. J'ose pourtant réclamer ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a calomnié auprès de vous ; c'est le sieur E\*\*\*, qui supplie votre majesté de vouloir bien écouter les preuves qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant son séjour à Paris ; il m'a paru avoir une conduite sage et honnête, et je n'ai rien appris qui puisse me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à votre majesté que la permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons, sire, de la liberté que je prends de lui présenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurais pas osé lui parler, si je le croyais coupable. Je suis, etc.

Paris, 27 mai 1775.

SIRE, je viens de recevoir le nouveau présent dont votre majesté a bien voulu m'honorer, et je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnaissance ; ce buste de M. de Voltaire, sire, m'est encore plus cher par la main auguste et chérie de qui je le tiens, que par l'ancien et illustre ami dont il me retrace si bien l'image. La ressemblance est parfaite, et la finesse de l'exécution ne laisse rien à désirer. L'inscription *immortalis* est digne par sa vérité, sa simplicité et sa noblesse, du grand homme à qui elle est consacrée, et du plus grand homme qui l'a imaginé ; il ne manque, sire, à cette inscription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permission de votre majesté ; c'est que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortalis datus*. Puisse cet homme immortel joindre à tous ses titres de gloire, si bien mérités, celui de pacificateur du Nord et de l'Europe ! puisse-t-il, par son ascendant et par son influence si puissante, éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles ! Les pauvres Welches en particulier, sire, tout Welches qu'ils sont, n'ont pas besoin de nouveaux malheurs ; votre majesté aura sans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au sujet de la cherté du pain ; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher sous le ministère précédent, sans que personne se soit plaint ; mais les fripons qui faisaient sous ce ministère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent souffrir un ministre qui ne les laisse pas friponner, et ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides, et les infamies de toute espèce, pour culbuter, s'ils le pouvaient, le plus honnête homme et le

plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureusement notre jeune roi qui aime la vertu, et à qui les fripons n'en imposent pas, a connu le principe de tous ces troubles, et il y a mis ordre avec une fermeté, un courage et un calme dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnaissance et avec attendrissement. Mais ce qui a dû lui paraître étrange, et ce qui ne le paraîtra pas à votre majesté, plus exercée à la connaissance des hommes et surtout des prêtres, c'est que pas un de ces évêques qu'on voit partout à Versailles, et dont les diocèses ont souffert de ces troubles, n'ait élevé la voix pour les faire cesser. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce silence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choses bien moins nécessaires. Enfin votre majesté croira-t-elle que le roi a été obligé de faire lui-même la besogne de ces messieurs, et d'adresser aux curés une instruction qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, et ce que les évêques auraient dû leur dire ? Il est vrai que cette instruction est un chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, et qu'assurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier, ni tous les aumôniers de la cour, n'étaient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philosophes, parce que les philosophes les connaissent et les jugent, s'étaient déjà bien impudemment et bien maladroitement démasqués dans la maladie du feu roi, qu'ils voulaient laisser mourir sans sacrements. Cette nouvelle aventure achève de les faire connaître, et c'est un bien pour la raison et la vertu qu'ils persécutent.

Voilà, sire, un long verbiage qui n'intéresse peut-être guère votre majesté ; j'aime mieux lui parler du sieur Tassart, qui, empressé de se rendre à son devoir, a hâté le moment de son départ de près d'un mois, pour se rendre auprès de votre majesté, au service de laquelle il me paraît enchanté de consacrer ses travaux et ses jours. Je suis bien sûr que votre majesté sera contente des services, de l'honnêteté et de la sagesse de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artistes welches. Le sieur Tassart, sire, se recommande aux bontés de votre majesté pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, sire, mettrait le comble à son bonheur, et à la reconnaissance dont il me paraît pénétré pour les bontés de votre majesté.

Après avoir parlé si long-temps à votre majesté de nos sottises atroces, je ne lui parlerai point de nos sottises ridicules, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, et de la hauteur de nos



coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur-général est en place, et que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, et dans les vertus du roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

Paris, 15 juillet 1775.

**S**IRE, on m'avait alarmé beaucoup il y a peu de temps sur la santé de votre majesté; j'avais couru sur-le-champ chez M. le baron de Goltz, qui m'avait rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avait reçues; la dernière lettre que votre majesté a eu la bonté de m'écrire a dissipé tout-à-fait mes inquiétudes, et m'a prouvé que non-seulement votre majesté jouissait d'une santé parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite et la preuve. Jouissez-en long-temps, sire, et pour votre gloire, et pour le bien de la philosophie, à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison, sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, et ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, et il vient encore de nommer pour successeur au duc de La Vrillière, qui part enfin à la satisfaction générale, l'homme le plus respecté peut-être de notre nation, et avec le plus de justice, M. de Malesherbes qui concourra avec M. Turgot à mettre par-tout la règle, l'ordre et l'économie, bannis depuis si long-temps. Grande est l'alarme au camp des fripons; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes; mais toute la nation est enchantée, et fait des vœux pour la conservation et la prospérité du roi. Je parle de ces deux vertueux ministres avec d'autant moins d'intérêt, qu'assurément je ne veux et n'attends rien d'eux. Le contrôleur-général, à qui j'ai offert mes services, à condition-qu'ils seraient gratuits, me disait il y a quelques jours qu'il voudrait bien faire quelque chose pour moi: *Gardez-vous-en bien*, lui répondis-je; *outré que je n'ai besoin de rien, je veux que mon attachement pour vous soit à l'abri de tout soupçon*. Enfin, sire, toute la nation dit chorus: *Un jour plus pur nous luit*; et elle espère que ses vœux seront exaucés. Les prêtres seuls font toujours bande à part, et murmurent tout bas, sans oser trop s'en vanter; mais le roi connaît les prêtres pour ce qu'ils sont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de

récompenser du cordon bleu le seul honnête homme qui ait été parmi ses instituteurs ; il fera sans doute justice des autres , en n'écoutant point leurs conseils , s'ils s'avisait de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à votre majesté le détail des cérémonies du sacre ; elle aura été indignée sans doute de l'affectation et je pourrais dire de l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au roi de sermens que pour eux. On assure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occasion , et qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple *s'il reconnaît Louis XVI pour roi*. Ces bons citoyens briseraient , s'il leur était possible , les liens les plus chers qui unissent le monarque aux sujets , l'obéissance commandée par l'amour. Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *Système de la nature* du prétendu pacte qu'il s'imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples ; si cet écrivain dange-reux eût seulement ouvert l'*Histoire ecclésiastique* , il y aurait vu que de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains , sire , penser comme vous sur cette engeance , qui ne connaît , comme vous le dites si bien , que deux dieux , l'intérêt et l'orgueil !

Je suis bien sûr que la Pomérolie se sentira du gouvernement de votre majesté , que les lumières et la justice y règneront , et que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux et plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le sieur Tassart aux bontés de votre majesté , et j'espère qu'il en sera digne par son travail et par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi , que de voir votre majesté , au milieu de tant d'occupations , trouver encore du temps à donner aux lettres ; elles en recueilleront le fruit et par vos ouvrages et par votre protection ; et on pourrait frapper une médaille où Frédéric serait d'un côté , et Minerve de l'autre , avec ces mots : *Dilat et défendit ; il l'enrichit et la défend*. Pour moi , sire , je ne puis plus guère être autre chose que le témoin des succès de la philosophie ; ma santé me permet à peine un léger travail ; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance , et je voudrais bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore présenter à votre majesté le juste hommage de mon profond respect , de mon admiration , et de la vive reconnaissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie , etc.



13 août 1775.

SIRE, M. de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté pour M. d'Etallonde Morival, et de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune homme, si cruellement et si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, sire, que vous accordez à M. d'Etallonde est digne du génie et de l'âme de votre majesté, et sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. M. de Voltaire, et tous ceux qui ont vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de votre majesté par la noblesse de ses sentimens, par la douceur de son caractère et de ses mœurs, et par son application à s'instruire. J'espère que M. d'Etallonde, par l'usage qu'il fera de ses connaissances et de ses talens au service de votre majesté, répondra aux bontés et à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce et de la plus absurde superstition. C'est à César à réparer les sottises des druides et de leurs agens, et c'est à lui à donner tout à la fois à son siècle des leçons de guerre, de paix, de philosophie, d'humanité et de justice. Recevez donc, sire, par ma faible voix, les très-humbles remerciemens de tous les hommes honnêtes et éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, et pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la superstition et le fanatisme.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration et la plus sincère reconnaissance, etc.

Ferney, 15 septembre 1775.

SIRE, j'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à votre majesté une lettre particulière en faveur de M. d'Etallonde Morival, pour remercier votre majesté, au nom de l'humanité et de la justice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en est vraiment digne par son honnêteté, sa douceur, son application, et son zèle pour votre service. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix sur son éloge, et regardent comme une des plus belles actions de votre majesté la protection qu'elle veut bien accorder en cette occasion à l'innocence et à la raison, persécutée par l'absurde et atroce fanatisme. Ce sera un nouveau

trait à ajouter à votre histoire, qui en a déjà de si glorieux et de si grands.

Je suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, sire, accueillir milord Dalrymple, dont le nom est presque aussi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laissée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos Français prétendent à tort ou à droit, une maturité de raison à laquelle malheureusement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien sincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de votre majesté, et je désirerais bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je suis si peu sûr de ma santé, et une maladie en voyage me rendrait si malheureux, que je n'ose pas même m'exposer à des courses beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurais pourtant grande envie de faire, et que je n'ose entreprendre. Cependant je suis en général un peu moins mécontent de mon individu, et dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me trainerai encore, s'il m'est possible, aux pieds de votre majesté, pour y mettre les dernières et les plus vives expressions des sentimens que je lui ai voués à si juste titre.

Notre jeune roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner sa confiance, et à faire le bien tant par lui-même que par ses ministres. Il n'y a point de jour où l'on ne fasse cesser quelque vexation ou quelque abus; mais la pelote était si énorme, qu'à peine paraît-elle encore dégrossie. Ce sera l'ouvrage du temps; aussi faisons-nous tous des vœux pour la conservation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, et qu'ils proposent aux parlemens de se joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magistrats vertueux qui sont dans le conseil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

Votre majesté a très-bien jugé Lekain, au moins si j'en crois mon petit sens et ma sévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité; mais, dans tout le reste, il est d'une lenteur qui rend son jeu fatigant et monotone. Je voudrais que votre majesté eût vu jouer mademoiselle Clairon. Elle n'avait pas ce défaut, et je suis presque assuré, sire, qu'elle vous aurait plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carrosse de Strasbourg un exemplaire destiné à votre majesté du catalogue de feu M. Mariette, amateur très-curieux et très-clairé, qui avait la plus superbe collection de dessins et d'estampes. La vente com-



mencera dans deux mois; et peut-être votre majesté voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et curieux catalogue.

M. Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de votre majesté, et je me flatte qu'elle sera contente de son travail et de sa conduite.

Il ne me reste, sire, en finissant cette lettre, qu'à renouveler mes vœux pour la conservation de votre majesté, pour son bonheur et pour sa gloire; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contre-coup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pouvant plus, sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris 15 octobre 1775.

SIRE, il n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à votre majesté; et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberaient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, sire, de nouvelles expressions de toute la reconnaissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. Votre majesté, en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant d'Etallonde, va donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle, l'innocence opprimée par la censure des prêtres et les arrêts des parlemens; car les philosophes n'ont pas plus à espérer des uns que des autres. En effet, ces deux corps qui sous le règne du feu roi se heurtaient sans cesse pour des billets de confession, pour je ne sais quelle bulle de la fin du règne de Louis XIV, paraissent avoir fait contre la philosophie une ligue offensive et défensive, et contre le progrès des lumières. Ces parlemens qui brûlent, sans miséricorde, les œuvres des philosophes, pourraient bien, si on les laissait faire, échauder les philosophes eux-mêmes. En effet, quoique l'Inquisition n'ait pas pu s'établir en France, messieurs les philosophes n'y sont guère plus à leur aise qu'ailleurs.

Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme

ils le sont par malheur tous les cinq ans, et qui dans cette assemblée se dévorent et se déchirent entre eux, ils partent de là pour aller à Versailles conjurer le roi de renouveler les édits atroces et absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne sais si votre majesté a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre : *Formules de cérémonies pour le sacre de sa majesté Louis XVI*. Je voudrais, sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permettent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons et fidèles sujets de notre jeune et vertueux monarque ; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau roi, que nous *élisons*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque et à la nation ? comment souffre-t-on que, dans cette ridicule et révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs privilèges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidèles, qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tous le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du roi de Naples, M. le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connaissait apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'insolent dans les formules sacerdotales pour le sacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne se soumit à cette espèce d'humiliation ; puissions-nous en faire de même à l'avenir !

L'indignation contre les prêtres m'a emporté si loin, sire, qu'à peine me laisse-t-elle de la place pour des objets plus intéressans. M. Margraff, très-habile chimiste de votre académie, sire, est, dit-on, près de sa fin, et aurait besoin d'un successeur. Si votre majesté n'avait personne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner sur ce sujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occasions, je trouverais peut-être quelqu'un qui pourrait lui convenir, et j'aurais peut-être le bonheur de réussir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de votre majesté. J'ai appris aussi la mort de M. Heinius, directeur de la classe de philosophie. Je crois que M. Béguelin serait très-digne de cette place, par son honnêteté, ses travaux et ses lumières, et je prends la liberté de le recommander aux bontés de votre majesté. Que ne puis-je, sire, aller vous dire moi-même tout ce



que je suis forcé de ne vous dire que par lettres ! votre majesté a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles, et qui me pénètrent de tendresse et de reconnaissance. Que ne suis-je en état d'y répondre ! ma place de secrétaire ne m'empêcherait pas d'aller passer encore quelque temps auprès de votre majesté et de mettre à ses pieds, avant que de mourir, tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur. Mais, sire, une santé très-faible, et qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue, des amis malades à qui je suis cher, et qui ont besoin de moi, ne me permettent pas de former sur ce sujet des projets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout-à-fait de remplir mes vœux à ce sujet, et de pouvoir renouveler à votre majesté les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 15 décembre 1775, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE, je suis absolument de l'avis de votre majesté, et nullement de celui du charlatan Posidonius ; je pense que la goutte est un grand mal, non-seulement pour ceux qui la souffrent, mais même pour ceux qui s'intéressent aux souffrants. Celle dont votre majesté a été si cruellement attaquée, m'a causé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle ; il a couru les plus mauvais bruits à ce sujet, et ce n'a été qu'à force d'informations que je suis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, sire, je n'en serai entièrement délivré, que quand votre majesté aura bien voulu me faire donner des nouvelles de son état, car je n'ose lui en demander à elle-même, et ne me laisser plus aucun doute sur le rétablissement d'une santé aussi précieuse à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme votre majesté l'appelle ; il me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de votre majesté, et bien résolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'espère que son application, sa conduite et ses mœurs, prouveront à votre majesté ou plutôt aux fanatiques absurdes et atroces à qui vous avez arraché cette malheureuse victime, qu'on peut être digne des bienfaits et de l'estime d'un grand roi, quoiqu'on ait passé à dix-huit ans devant une procession de capucins en temps de pluie, sans avoir l'honneur de saluer.

Sur l'espérance que votre majesté veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonstance à la requête que j'ai eu

l'honneur de lui présenter en faveur de M. Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ses bontés cet homme estimable, que j'en crois digne par la sagesse de sa conduite, et par son assiduité au travail. J'avais eu l'honneur aussi d'offrir à votre majesté de lui chercher quelqu'un pour succéder à M. Margraff, dans le cas où l'académie viendrait à perdre cet habile chimiste. Comme je ne fais acception de personne, quand il est question de servir votre majesté, et de faire le bien de son académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avait à Stockholm un très-habile chimiste, nommé Schéele, membre de l'académie des sciences de cette ville, et qui, sans m'être d'ailleurs connu, me paraît fort estimé par les plus habiles chimistes de la France. Votre majesté pourrait faire prendre à ce sujet des informations, et faire l'acquisition de ce savant, qui peut-être ne serait pas difficile. On m'a dit aussi que M. Michaëlis de Gœttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui est un savant très-distingué, et que votre majesté désirait il y a douze ans d'attirer à Berlin, serait aujourd'hui plus disposé à cette transplantation, par quelques dégoûts qui diminuent son attachement pour le pays de Hanovre. C'est encore un avis que mon zèle seul me dicte, et dont votre majesté fera l'usage qu'elle jugera à propos, suivant sa sagesse et ses lumières.

Je reçus il y a quelques jours, sire, une lettre de madame la marquise d'Argens, qui me paraît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué votre majesté de ce que le mausolée de son mari est à Aix, et non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans son diocèse, quoique la manière dont est mort le marquis, muni des sacremens de l'Eglise romaine, ait dû calmer les scrupules des âmes les plus timorées. Sa veuve n'aurait pu, ce me semble, opposer de résistance à cette vexation, sans avoir contre elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges, etc., dont ce malheureux pays est inondé, et sans compromettre en quelque sorte votre majesté vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, et qui, grâce à leur soleil, sont encore plus près de la folie et des sottises.

Nos évêques viennent de demander au roi que les enfans des protestans soient déclarés bâtards, et que les vœux monastiques puissent se faire à seize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le roi y a répondu avec sagesse, et toute la nation espère que ce prince se rendra sur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les Français sans distinction l'état civil, et qu'on ne puisse



pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, et surtout dans la maison du roi, qui était jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés, qui sont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince et son ministre.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour votre majesté dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, et recevoir longtemps l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis, etc.

Paris, 23 février 1776.

SIRE, je ne sais s'il y a quelque sympathie physique entre votre majesté et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs attaché par la sympathie morale; mais les quatorze accès de goutte de votre majesté ont été suivis chez moi d'un long accès de rhumatisme, que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon faible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençais à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paraissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre était couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune roi, qui est la bienfaisance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connaître, et n'a point mis de borne à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le Nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, votre majesté n'en ait cruellement ressenti les effets. Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles que j'en apprends soient très-consolantes pour moi.

Il est faux que Voltaire soit devenu marquis et intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à votre majesté. Il n'est pas plus marquis et intendant qu'auparavant; mais il a profité de la circonstance d'un contrôleur-général vertueux et zélé pour le bien,

pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers ; et il a obtenu cette grâce , qui fait en même temps l'avantage du roi et celui du peuple. Du reste , il se porte bien , et j'espère que , malgré son âge de quatre-vingt-deux ans , les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte , sire , comme l'observe très-bien votre majesté , quand nous aurons le malheur de la faire ! J'en détourne ma pensée , et quand je dis tous les matins , comme je le dis depuis deux ans , *Domine , saluum fac regem* , j'y ajoute un mot de prière pour un autre roi , que je vous laisse , sire , à deviner , et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque votre majesté veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin , je prends celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite , lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Etallonde , et avec d'autant plus de confiance , que je sais combien votre majesté y est disposée , et combien ce jeune homme le mérite. Votre majesté a bien raison ; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme , sans être en colère contre ces persécuteurs en soutane et en robe longue , dont le zèle cruel a causé son malheur.

Voilà nos messieurs du parlement qui recommencent leur train ; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus justes , les plus faits pour soulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages , oubliés depuis six ans , et à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui poursuivent un malheureux auteur , parce que son libraire n'a pas voulu donner pour rien , à un sot janséniste du parlement , toute l'édition d'un livre ignoré , mais qui déplaît à ce plat janséniste , quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter la cuisine de Meaupou. Du moins ces bonnes gens d'alors avaient le mérite de ne rien dire.

Il me semble que les affaires des Anglais vont mal en Amérique. Quoique une guerre à deux mille lieues m'intéresse moins que celle de 1756 , j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende et ne nous arrive. J'ai besoin d'être rassuré par votre majesté sur ce fléau.

Notre littérature , toujours assez pauvre , l'est beaucoup en ce moment-ci. Il ne paraît rien qui mérite même la critique ; et nous remplissons , comme nous pouvons , les places vacantes à l'Académie Française , de la même manière que le festin du



père de famille dans l'Évangile, par les estropiés et les boiteux de la littérature. Mais elle doit se consoler, tant que Frédéric et Voltaire vivront.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur pour votre majesté; de l'admiration profonde, de la reconnaissance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 26 avril 1776.

SIRE, quoique les dernières nouvelles que votre majesté a bien voulu me donner elle-même de sa santé et de son état aient calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et surtout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire votre majesté que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de votre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirais, mettre aux pieds de votre majesté tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet hiver, et par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour votre majesté, ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne sais si votre majesté est informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, et depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, selon messieurs les gazetiers, et dans laquelle les Français sont vilipendés, Voltaire traité de *vieille femme*, et l'académie de Berlin de *bête*. Ce même sot public, qui a voulu si long-temps que votre majesté fût bien malade, ne demandait pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le désabuser, en imprimant à mon tour, dans les journaux, que messieurs les gazetiers en avaient menti. C'est à votre majesté à leur répondre autrement, si elle juge qu'ils en soient dignes.

Notre jeune roi mérite toujours la bonne opinion que votre majesté a de lui. Il aime le bien, la justice, l'économie et la paix. Mais les fripons, les courtisans et les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer aux réformes et aux réglemens que lui proposent les ministres vertueux et éclairés dont il a eu le bonheur et la sagesse de s'entourer. Je ne cesse de faire des vœux pour lui, bien persuadé que de tous les princes de sa maison sans exception, il est celui que nous devrions désirer pour roi, si la destinée propice ne nous l'avait pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui se montrent de jour en jour plus malintentionnés, plus ignorans et plus opposés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre et faire valoir par leurs arrêts les principes absurdes des théologiens sur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrais bien qu'ils se couvrissent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reste encore, et pour n'avoir plus même les sots et les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à votre majesté. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froissart, historien du quatorzième siècle, dont on n'a jusqu'ici que de mauvaises éditions. On leur a dit qu'il y avait à Breslau un excellent manuscrit de cet historien; peut-être leur sera-t-il nécessaire, et dans ce cas ils prendraient la liberté de prier votre majesté de vouloir bien donner ses ordres pour qu'ils en eussent communication; ils osent se flatter de cette grâce, de la part du protecteur et de l'ami le plus éclairé que les lettres aient encore eu sur le trône.

Je vois par la réponse que votre majesté veut bien me faire au sujet de M. Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlais en faveur de M. Weguelin, dont je connais d'ailleurs le mérite, mais qui n'est point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à votre majesté. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ses bontés est M. Béguelin, mathématicien et philosophe de son académie, distingué dans l'un et dans l'autre genre par ses lumières et par ses écrits, et digne de la protection de votre majesté par ses sentimens et par sa sage conduite.

Votre majesté me tranquillise beaucoup en m'assurant que les coups qui se frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, et surtout jusqu'en France. Mon refrain est celui de l'Evangile : *Paix sur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même de *bonne volonté*; car je craindrais que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre reconnaissance, etc.



Paris, 15 août 1776.

SIRE, mon âme et ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à votre majesté la tendre et profonde reconnaissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité et d'intérêt, de sentiment et de raison tout ensemble; enfin, sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié; car, pourquoi n'oserais-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurais pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont votre majesté m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avait dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que votre majesté sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être aurait troublé un moment par une image affligeante la satisfaction si douce et si juste dont votre majesté vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon âme dans celle de votre majesté, et pour lui rendre surtout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. Votre majesté n'a pas besoin de dire qu'elle n'a que trop éprouvé pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimait. On voit bien, sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent comme vous, qu'il faut chercher à me distraire; mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à l'âge où nous sommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de votre majesté, et il faudra que ma santé soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le plus grand empressement

m'acquitter d'un devoir si précieux et si sacré pour moi. J'écrivais il y a quelques années à votre majesté, dans un moment où ma frêle machine déperissait de jour en jour, que je ne désirais plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits*. Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens que la solitude de mon âme, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, sire, pourquoi vous entretenir si long-temps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrais vous parler que des lauriers que vous vous cueillites, il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz? pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puissent ces intérêts, sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne! puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrais qu'elle retranchât aux miens! puisse-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de votre majesté, répandre dans son sein mes dernières larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnaissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon âme, de l'assurer surtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si long-temps inspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais. C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie, etc.

Paris, 7 octobre 1776.

**SIRE**, des maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois semaines m'ont empêché d'écrire et de penser, et qui sont la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur-le-champ à l'admirable lettre que votre majesté a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, sire! et combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connaissent guère ce langage),



mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une âme opprimée et souffrante ! Je lis et je relis tous les jours cette lettre si bien faite pour adoucir mes maux ; je la lis à tous mes amis , qui en sont comme moi pénétrés de reconnaissance pour votre majesté ; je me dis sans cesse en la lisant et après l'avoir lue : *Ce grand prince a raison* , et je continue pourtant à m'affliger. Votre majesté n'en sera point surprise et ne désespérera pourtant pas de ma guérison , malgré le peu d'espérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde seraient le seul moyen de l'accélérer , et votre majesté me propose avec autant de raison que de bonté ce puissant remède ; mais ma pauvre tête n'est plus capable d'en faire usage. C'est donc du temps seul que je dois attendre quelque soulagement à mes peines ; et je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaison que votre majesté fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent sans cesse en conservant leur nom , est aussi ingénieuse que philosophique , et explique avec autant de raison que d'esprit pourquoi le temps finit par nous consoler ; mais jusqu'à présent , sire , ma triste rivière ne sent que la peine de couler , et ne voit point encore l'espoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paisible. Si j'avais vingt-cinq ans de moins , j'aurais peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me ferait supporter la vie ; mais , sire , j'ai près de soixante ans , et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante , par une perte nouvelle dont je suis encore menacé , ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle soit consommée. Une femme respectable , pleine d'esprit et de vertu , dont le nom est sûrement parvenu jusqu'à votre majesté , madame Geoffrin , qui depuis trente ans avait pour moi l'amitié la plus tendre , qui tout récemment encore m'avait procuré dans mon malheur toutes les consolations ou les distractions que cette amitié lui avait fait imaginer , est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie qui l'a presque entièrement privée du sentiment et de la parole , et qui ne me laisse aucune espérance , non-seulement de la conserver , mais même de la revoir encore. Sa famille , qui ne lui ressemble guère , dévote ou feignant de l'être , mais plus sotte encore que dévote , et affichant , sans savoir pourquoi , une haine stupide des philosophes et de la philosophie , m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme , de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourrait me suggérer , et que peut-être la pauvre malade ne sentirait pas , mais qui du moins satisferaient

mon cœur. Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimais le plus, et dont j'étais le plus aimé. Voilà, sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaîssé et flétri, et ne sachant que faire de mon âme et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir votre majesté de ma douleur, lorsque je ne devrais lui parler que de ma vive reconnaissance pour toutes ses bontés, de l'admiration profonde que m'inspire sa philosophie si vraie et si peu commune, si raisonnable et si sensible tout à la fois, et surtout du désir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens qu'elle m'inspire. Ma santé seule pourrait s'opposer à ce voyage; mais il m'est trop précieux et trop cher pour ne pas donner à cette santé chancelante tous les soins dont je suis capable, et que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas ! sire, ce voyage est presque le seul objet qui m'attache encore à la vie, et je ne regretterais en ce moment, si je venais à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à votre majesté ma tendre et profonde vénération. Puisse votre majesté jouir elle-même pendant la mauvaise saison où nous allons entrer d'une santé meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver ! je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle était il y a quelques mois si cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentissent sans cesse à mes oreilles et qui pourraient engager votre majesté dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé et tout philosophe que je suis, je ne puis m'empêcher de m'intéresser encore aux malheurs de la triste espèce humaine, qui n'ont pas besoin d'être augmentés, et j'y joins surtout les vœux les plus ardens pour la conservation, le bonheur et le repos de votre majesté. Elle a bien voulu me rassurer plus d'une fois sur les guerres dont je croyais l'Europe menacée, et elle m'a rendu la tranquillité par cette assurance. Puisse-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus besoin que jamais, et bien plus encore pour votre majesté que pour moi ! Je suis, etc.

Paris, 14 novembre 1776.

SIRE, j'ai reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 et du 26 octobre, dont votre majesté a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, sire, et celle que j'avais eu l'honneur d'écrire à votre majesté il y a environ six semaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les hon-



nêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, car je ne ose dire sur celle de France, ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand roi veut bien dire à un pauvre philosophe affligé, et ce que le pauvre philosophe répond au grand roi. On ne peut nier, sire, que ces commis ne soient vraiment et en tout sens des *gens de lettres*, et des gens de lettres curieux des belles choses; mais je crains bien que ces *littérateurs* si curieux, et surtout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur serais au moins fort obligé de ne pas retarder de plusieurs jours (et même de quelques heures) la consolation si douce et si nécessaire à mon cœur, que les bontés de votre majesté me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne sais plus, sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon âme, et combien cette âme qui ne se croyait plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnaissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnaissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrais que votre majesté, sensible comme elle est à la véritable gloire, c'est-à-dire aux hommages des hommes éclairés et vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche combien le grand Frédéric, depuis long-temps l'objet de leurs éloges et de leur admiration, leur paraît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces et si vraies toucherait autant votre majesté que les cris de victoires de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, sire, je fais mieux encore que de vous admirer et de vous chérir; je vous écoute, et je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi pour me distraire; j'essaie différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois soulagé et presque consolé; mais, quand je ne les ai plus autour de moi,

quand après les avoir quittés je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, mon âme affaissée retombe douloureusement sur elle-même, et ne voit plus que le vide qui l'environne et qui la flétrit; je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils conversent avec les hommes est le seul supportable pour eux. J'ai beau suivre le conseil que votre majesté veut bien me donner, et dont elle m'apprend qu'elle fait usage pour elle-même dans ses momens d'affliction; j'ai beau lire les philosophes et chercher à me consoler avec eux, j'éprouve, comme le dit si bien votre majesté, que les maladies de l'âme n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter tristement ce que m'ont dit ces philosophes, que le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de les voir finir bientôt avec la fin de la vie. Cela n'est pas fort consolant, mais comme le dit encore votre majesté, c'est un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot d'un solitaire qui disait aux personnes dont il recevait quelquefois la visite : *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il était mort.* Je suis comme cette vieille femme qui voulait à toute force devenir dévote et qui n'y pouvait parvenir. *Je m'excede*, disait-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, et rien ne passe.* J'éprouve dans un sens bien plus profond que le sens ordinaire, combien *le malheur est un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que sans elle on n'aurait jamais eues; combien une douleur pénétrante étend et agrandit l'âme, et combien une pensée est vaste quand on n'en a qu'une. J'ai été touché jusqu'aux larmes, sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : *Je vous avais écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étais permis quelque badinage; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, sire, et croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos eundem animum*, une âme qui intéresse également mon cœur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poésie à ma consolation; vous me dites en vers élégans et harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en prose éloquente et philosophique : votre prose, sire, devrait être signée Sénèque, Montaigne, et vos vers Lucrèce, Marc-Aurèle.

La pauvre madame Geoffrin est dans la même situation, entourée de médecins qui ne peuvent la soulager, de sots et de



dévôts qui l'ennuient, privée de voir les personnes qui lui plaisent le plus, et moi de la triste douceur de mêler mes larmes avec les siennes.

Votre majesté veut bien me rassurer sur la guerre que je craignais pour elle et surtout pour moi ; je désirerais bien vivement qu'elle pût me rassurer de même sur sa santé dont l'état chancelant m'alarme et m'afflige. Ménagez-vous, sire, et conservez-vous pour vos peuples, pour la philosophie et les lettres, et j'ose ajouter pour ma consolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'assurer par moi-même de l'état de cette santé qui m'est si chère, et pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de votre majesté les sentimens d'admiration, de reconnaissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je suis plus que jamais, etc.

Paris, 30 décembre 1776.

**SIRE**, si je ne respectais les occupations de votre majesté presque autant que sa personne, si je ne savais qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes sottises, les lettres que je prends la liberté de lui écrire seraient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le soient déjà que trop ; tant celles que votre majesté a la bonté de me répondre, me remplissent de consolation. Je commence à sentir plus efficacement l'effet des conseils qu'elle a bien voulu me donner, je me suis remis à la géométrie que j'avais comme abandonnée depuis long-temps, et j'en éprouve l'effet le plus salutaire ; ma vie n'est pas délicieuse, il s'en faut beaucoup ; mais elle commence à être tolérable, et j'espère que le temps, l'étude, et surtout le bonheur de voir bientôt votre majesté m'aideront à supporter mon existence. Celle de la pauvre madame Geoffrin, à laquelle votre majesté veut bien s'intéresser, et par rapport à moi qui l'aime tendrement, et par rapport à elle qui en est bien digne, cette existence, sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paraît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée ; car il lui serait bien amer, si sa sensibilité morale avait toute son énergie, d'être privée, dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh ! que votre majesté a bien raison de dire que la France, avec tous les philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits messieurs se donnent les airs de dédaigner, ne sont pas à beaucoup près aussi sots que

nous ! je ne vois que les Espagnols à qui nous céditions les honneurs *du pas* en fait de sottise religieuse. Que dit votre majesté de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solennelle et brillante que l'Inquisition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, criait, *Viva la fe di Dios*, du gouvernement qui la souffre, de la publication que les inquisiteurs ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, sans *excepter le souverain*, du roi d'Espagne qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise ? On assure que ce tribunal exécrable reprend toute sa vigueur et toute son activité, et qu'un seigneur espagnol très-considérable est déjà condamné (par grâce spéciale) à une *prison perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, plusieurs cantons de son malheureux pays. Voilà bien, sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne sais comment, et je ne sais où, un ouvrage assez curieux, intitulé : *la Bible enfin expliquée, et commentée par plusieurs aumôniers de sa majesté le roi de P.* Vous devinez, sire, qui est ce roi-là. On s'est avisé, je ne sais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire était le sacristain de ces *aumôniers*, et on ajoute que nos seigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la sainte hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler solennellement cette *explication*, qui n'en sera pas meilleure, et sont assez mal-intentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. Votre majesté ne pourrait-elle pas lui rendre le service de faire dire par son ministre au premier président et aux gens du roi, que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses *aumôniers*, qui se sont amusés à cette besogne, pour soulager l'oisiveté *profonde* où votre majesté les laisse ? Elle ferait par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philosophie lui aurait une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si long-temps.

Je désire beaucoup d'apprendre quelles ont été les suites de l'érysipèle de votre majesté, et de l'abcès qui en a été la fin. Je connais un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui était fort tourmenté de la goutte, et qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme votre majesté, des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh ! combien je désirerais que votre majesté éprouvât le même soulagement, et combien je serais flatté de le lui avoir annoncé !



Recevez, sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardents que je fais pour votre conservation et votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de votre majesté les sentimens de la vénération tendre et profonde avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 27 février 1777.

SIRE, je suis toujours comblé et pénétré des bontés de votre majesté, et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convalescence morale. Ces progrès, sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me distrait sans doute, et la conversation paraît quelquefois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail ou de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et isolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma solitude m'épouvante et me glace, et je ressemble à un homme qui verrait devant lui un long désert à parcourir, et l'abîme de la destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abîme, et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'aperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la sottise d'entretenir votre majesté de mes idées lugubres, qu'elle-même veut bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'esprouverai à mettre à ses pieds tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration, dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle, et du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé en ce moment ne soit pas trop bonne, et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre, soit très-sensible à ma frêle et pauvre machine, j'espère cependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des bontés de votre majesté, et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis, je m'accroche où je puis me soulager, et je pense quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Espagne, et de n'avoir pas les inquiéteurs à craindre. Il est en effet bien humiliant pour un sou-

verain, comme le dit votre majesté, de se mettre lui et ses fidèles sujets, à la merci d'un jacobin. Oh ! que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle faisait en instituant la confession ! vivent les princes qui ne se confessent pas !

Voltaire n'a point de *vache blanche*, mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu tranquilisé en ce moment sur cette *Bible* expliquée et commentée par les *aumôniers* de votre majesté, qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque votre majesté ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il est en ce moment très-affligé, c'est que son établissement de Ferney lui devient très-à charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'est plus en place ; il écrit à votre majesté *qu'il est ruiné* ; cela n'est pas tout-à-fait vrai, et il a fait tant de bien à ses malheureux vasseaux, que je serais très-fâché que cela fût ; mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, monseigneur le duc de Bouillon, monseigneur le maréchal de Richelieu, et avant tout, monseigneur le duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les traces des Wurtemberg, des Bouillon et des Richelieu. Oh ! que votre majesté a bien raison sur les maux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples d'Afrique, qui pleuraient la naissance des enfans et non pas leur mort ! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous consoler, c'est que ces mots finiront, et qu'il *vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'espère au moins, sire, que mes maux ne finiront pas sans avoir été adoucis par le bien que j'espère, celui de faire encore une fois ma cour à votre majesté, et de lui renouveler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 28 avril 1777.

SIRE, M. de Catt a dû instruire votre majesté des tristes raisons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ses pieds tous les sentimens de reconnaissance, de vénération et de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à votre majesté ce détail affligeant pour moi et ennuyeux pour elle. La situation où je me trouve est d'autant plus sensible pour moi, qu'assurément



je ne pourrai rien substituer au plaisir que je me promettais, de passer quelques momens auprès de votre majesté, de la voir encore et de l'entendre, de philosopher avec elle, et de lui parler de tout ce qui l'intéresse, bien plus que de ce qui m'intéresse moi-même. Je ne puis cependant, sire, renoncer entièrement à l'espoir de revoir encore votre majesté; mais je n'ose plus former des projets, ni lui faire de promesses, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne serai pas toujours languissant et malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai consacrer à votre majesté, et ce seront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puisse la destinée m'accorder encore cette faveur !

Votre majesté a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les facilités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage; je n'en abuserai jamais, quand je me trouverais dans le cas d'en profiter; et un de mes plus grands regrets est de ne pouvoir en témoigner moi-même à votre majesté ma tendre reconnaissance.

Je me reproche, sire, d'entretenir si long-temps de moi votre majesté, et d'une manière si triste; j'aime mieux lui parler de ce qui se passe ici. Nous avons depuis quinze jours le comte de Falkenstein, dont votre majesté connaît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, et vraisemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui est encore incertain. S'il nous rend visite, je me propose de lui lire un petit éloge de Fénelon qui pourra l'intéresser, et à l'Académie des sciences quelques réflexions sur la théorie de la musique. Ces deux petits morceaux sont écrits il y long-temps; et, tout médiocres qu'ils sont, je ne serais pas en ce moment en état de les faire. Il me paraît qu'en général ce prince réussit assez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable et cherchant à s'instruire. Il a déclaré que s'il venait aux académies, il ne voulait point de complimens, et quoique notre métier soit d'en faire, nous lui obéirons. Il va partout sans être annoncé, ni même attendu; nos spectacles paraissent le toucher peu, il aime mieux voir les établissemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'Hôtel-Dieu, et fut saisi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades sont traités dans cette maison, étant entassés jusqu'à six dans un même lit, le mort à côté du mourant, et celui-là à côté d'un convalescent. Ce n'est pas que l'Hôtel-Dieu ne soit très-riche, et en état par conséquent de faire beaucoup mieux; mais cet Hôtel-Dieu a des *administrateurs*, et c'est en dire assez. On assure que l'empereur ira

visiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens sous Louis XIV, mais du moins dans un état supportable, et bien meilleur que celui où la mauvaise politique du cardinal de Fleury l'avait laissée. Les citoyens honnêtes se flattent ici que ce prince fera connaître au roi son beau-frère l'état horrible de l'Hôtel-Dieu, sans doute ignoré de ce jeune prince, et que peut-être il en résultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille.

Nous sommes ici fort occupés des insurgens, et fort impatiens de voir quel sera le succès de la campagne décisive qui va s'ouvrir. On dit que les Anglais dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique; il me semble qu'il n'est pas fort honnête, et encore moins honorable à tous ces petits souverains germaniques, d'envoyer ainsi leurs sujets se faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Aussi dit-on que la plupart restent en Amérique, et il me semble que c'est encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal disgracié. Tout ce qu'on raconte de sa tyrannie fait horreur; mais peut-être tout cela est-il exagéré. Quant à l'Espagne, on dit que l'Inquisition y continue ses vexations, et elle fait son métier, puisque le roi la laisse faire.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, tous les regrets que je ne puis vous exprimer assez de ne pouvoir assurer que par écrit votre majesté du tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 23 mai 1777.

SIRE, je crois devoir rendre compte à votre majesté de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le comte de Falkenstein, et dans laquelle votre majesté est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'Académie Française, et, après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, et ajouta : On dit que vous vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand. Je répondis que j'avais en effet formé le projet de faire ma cour cette année à votre majesté, et d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison; que j'avais fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettait pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeait d'autant plus, que votre majesté



avait bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. — Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le roi de Prusse. — Deux fois, répondis-je, une en 1756 à Vésel, où je ne restai que peu de jours, et l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonstances m'en ont empêché; j'ai surtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'empereur à Neisse : mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. — Il était bien naturel, me répondit-il, que l'empereur, jeune et désirant de s'instruire, voulût voir un prince tel que le roi de Prusse, un si grand capitaine, un monarque d'une si grande réputation, et qui a joué un si grand rôle. C'était, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui allait voir son maître. — Je désirerais fort, lui dis-je, que M. le comte de Falkenstein pût voir les lettres que le roi de Prusse me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue; il y verrait que ce prince portait dès-lors sur l'empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. J'ai cru, sire, que votre majesté ne serait pas fâchée d'être instruite de cette conversation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je lui dirai seulement que j'avais lu dans l'assemblée deux morceaux; l'un consistait en quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, et parmi ces synonymes était celui de *simplicité, modestie*, qui finissait par une application légère et indirecte à ce prince, et qu'il me parut sentir avec plaisir. L'autre morceau était un éloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avait aussi plusieurs choses indirectes, qui lui étaient relatives, entre autres un sur les voyages que Fénélon avait désiré de faire faire au duc de Bourgogne son élève, et sur le désir qu'il avait que ces voyages fussent sans cortège et sans appareil. Le comte de Falkenstein a recueilli au spectacle le fruit de cette simplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *OEdipe* il y a quelques jours, et dans l'endroit où Jocaste dit ces vers de la première scène du quatrième acte :

..... Ce roi, plus grand que sa fortune,  
Dédaignait, comme vous, une pompe importune, etc.

tout le spectacle se tourna vers lui, et battit des mains à plusieurs reprises. Cette simplicité, sire, est un bel exemple que l'empereur est venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; et cet exemple lui a été donné par un autre roi, bien fait pour servir de modèle en tout à ses con-

frères. L'empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici, et il a marqué partout beaucoup de raison et d'envie de s'instruire. Il fut vendredi dernier à l'Académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéressans qui avaient été donnés depuis six mois par les académiciens. Parmi ces mémoires, il s'en trouva un sur ce que pensaient les anciens de la fureur du jeu. Il se tourna vers M. Turgot qui présidait l'assemblée, et lui dit : *Voilà un mémoire qui est assez de saison*. C'est qu'en effet la fureur du jeu est à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le roi donne à ce sujet.

Comme cette lettre, sire, est uniquement destinée à parler à votre majesté du voyage de l'empereur, je n'y mêlerai point Childebrand en lui parlant aujourd'hui de moi. Ma santé est toujours très-languissante, et jusqu'à présent la belle saison y fait peu de changement; il est vrai que cette belle saison est affreuse par les pluies continuelles qui tombent depuis six semaines.

Je finis en renouvelant à votre majesté tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ses pieds les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de profond respect que je lui dois à tant de titres, et avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

Paris, 28 juillet 1777.

SIRE, je suis pénétré de reconnaissance de l'intérêt que votre majesté veut bien marquer pour ma santé, et de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, sire, est d'autant plus grande que, dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la doute satisfaction que je me promettais, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls et tristes plaisirs qui me restaient. La saison est si pluvieuse et souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource, mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, et le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je sens que j'abuse des bontés dont votre majesté m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux parler de tout le plaisir que j'ai en apprenant par M. de Catt que la santé de votre majesté est dans le meilleur état, et que non-seulement elle résiste au



mouvement prodigieux que votre majesté se donne, mais qu'elle en est même affermie et fortifiée. M. le comte de Falkenstein, que nous n'avons plus depuis la fin de mai, s'est donné aussi de son côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera sans doute, pour son administration, du bien et du mal qu'il a vu presque partout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (et je n'en aurais pas besoin après votre majesté) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire sur l'impératrice-reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de cette princesse, que d'ailleurs je n'aurais pas pris la liberté de juger, il me semble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inspiré à ses enfans le goût de la simplicité et de l'affabilité qui rendent les princes si chers aux peuples. Je crois l'empereur en ce moment sur le chemin de ses États. Il a dû passer par Genève, et j'imagine qu'après avoir vu tant de choses, dont quelques-unes n'en valaient guère la peine, il aura désiré de voir aussi le patriarche de Ferney, à qui cette visite *impériale* donnerait plusieurs années de vie. Il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles, que je crois d'ailleurs assez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de la *Philosophie de la nature*, qui a été si cruellement et si platement persécuté par les pitoiables jansénistes qui se mêlent de juger au Châtelet de la vie et de la liberté des citoyens. Nos seigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magistrature, ils n'ont osé le renvoyer absous, et ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritait un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un meilleur livre. Votre majesté a très-bien jugé cette rapsodie, qui en vérité n'était pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irais plus loin, il est vrai, pour chercher la santé; mais j'aurais beau courir, je craindrais qu'elle n'allât toujours plus vite que moi. Je suis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la saison, toute mauvaise qu'elle est; mais c'est l'hiver que mon malheureux estomac m'attend pour me jouer ses tours. Il faut se préparer à le combattre, et en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère, le chevalier de Jaucourt l'encyclopédiste. Il vit dans la plus grande retraite, et s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery; car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en plusieurs volumes *in-folio*. Les petits volumes de Racine et de La Fontaine ne contiennent pas tant de mots et plus [de choses. Du

reste, chacun fait comme il l'entend pour s'amuser ; mais il n'est pas aussi aisé d'amuser les autres. Encore le quaker Fréepart a-t-il raison dans l'*Ecossaise* de Voltaire, quand il dit qu'il est plus difficile de s'amuser que de s'enrichir ; c'est bien pis quand on veut amuser ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le discours de M. Pitt ou milord Chatham (qui aurait bien mieux fait de conserver son premier nom). Ce discours est en effet, comme le dit votre majesté, plein de vérités fâcheuses, mais que le gouvernement anglais n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglais. Je désirerais bien de savoir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pareilles questions à votre majesté, ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglais, et des manœuvres de Wasinghton ; je n'oserais pas lui demander son avis, si je n'étais bien sûr qu'en une phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un volume. La netteté, la brièveté, la précision caractérisent tous ses jugemens politiques, militaires et littéraires, et l'avocat vénitien lui dirait comme à ses juges : *E sempre ben*. Mais il me semble que ce même avocat, s'il lisait cette longue lettre, me dirait à moi de me taire, et de respecter les momens précieux de votre majesté. Je finis donc en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

Paris, 22 septembre 1777.

SIRE, en revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guère, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont votre majesté a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint ; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement votre majesté du conseil qu'elle me donne avec Chauvieu, de semer de fleurs le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de blé, qui se passeraient bien d'eux.



J'ai été aussi surpris que votre majesté du peu d'empressement que le comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney, et je ne doute nullement que votre majesté n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec votre majesté (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne serais pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paraît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, et s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plus tôt qu'ils pourront, et je souhaite, plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à votre majesté; c'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser.

Je viens à présent, sire, à l'excellent rêve dont votre majesté m'a fait part. Que de gens, sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme votre majesté rêve! Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persiflées, *j'ai dit le vers* de la comédie,

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occasion la liberté de faire une représentation à votre majesté; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et surtout votre exemple. Vous avez, sire, dans votre académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourrait, étant dirigée par votre majesté, proposer pour sujets de ses prix des

questions très-intéressantes et très-utiles ; celle-ci , par exemple : *S'il peut être utile de tromper le peuple ?* Nous n'avons jamais osé à l'Académie Française proposer ce beau sujet , parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir , pour le malheur de la raison , deux docteurs de Sorbonne pour censeurs , et qu'il n'est pas possible avec de pareilles gens d'écrire rien de raisonnable. Mais votre majesté n'a ni préjugés ni Sorbonne , et une question comme celle-là serait bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe , qui se feraient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudraient mieux , ce me semble , que la plupart de ceux qui ont été proposés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier surtout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité , je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus , et je suis bien sûr que mon ami La Grange n'a pas été consulté ; il aurait certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté , sire , de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à votre majesté de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant , que je ne doute pas du succès de ma demande. La Société royale de médecine établie à Paris , et composée de ce qu'il y a dans la Faculté de meilleur et de plus instruit , connaissant les bontés dont votre majesté m'honore , s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à votre majesté , et pour en obtenir les éclaircissemens qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne , après avoir eu jusqu'au commencement d'août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaise saison , et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra , pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de votre majesté.

Je suis avec la plus tendre vénération , etc.

Paris , 27 novembre 1777.

SIRE , M. Grimm , à son arrivée à Paris , m'a remis le paquet dont votre majesté l'avait chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenait , et je voulais en faire sur-le-champ mes très-humbles remercimens à votre majesté ; mais j'ai pensé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de



temps, ce serait l'importuner bien souvent de mes lettres, et qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages : j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes, un ouvrage si digne lui-même de votre majesté, si plein des plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raison, d'esprit et d'élégance, et dont votre majesté prouve combien les préceptes sont sages, par le soin et les succès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, sire, et l'exemple que vous donnez aux autres souverains, sont encore supérieurs aux sages et utiles leçons qu'ils peuvent puiser dans vos écrits. Puissiez-vous donner encore long-temps l'exemple et le précepte.

J'ai eu le malheur de perdre il y a un mois madame Geoffrin, la seule véritable amie qui me restât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je passais toutes mes soirées, j'allais, pour adoucir ma peine, passer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié était ma ressource. Je ne sais plus que faire à présent de mes soirées ni de mes matinées, et tout ce qui les occupe n'est que du remplissage. Je demande pardon à votre majesté de lui parler encore de moi, et je crains d'abuser de ses bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de proposer à votre majesté la question importante : *S'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'était pas précisément qu'elle ordonnât à son académie de traiter ce sujet, mais qu'elle le fit proposer par la classe métaphysique pour sujet du prix; ce qui ne sera possible que pour le sujet prochain, puisqu'il y en a déjà un de proposé, sur lequel malheureusement on ne peut revenir. Puisque votre majesté veut bien entrer avec moi dans quelque détail sur cette grande question, je penserais, sire, sauf votre meilleur avis, qu'il faut distinguer les erreurs transitoires et passagères des erreurs permanentes; il est hors de doute qu'on peut et qu'on doit peut-être se permettre de laisser au peuple une erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; et votre majesté en apporte des exemples incontestables. Les erreurs permanentes feraient plus de difficultés, et je ne sais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderait de grandes discussions, et c'est pour cela que je désirerais de voir cette question proposée à tous les philosophes de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

Votre majesté a bien raison de dire que le parlement anglais ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéres-

santes de la fin de la campagne, qui, heureusement pour les ennemis de l'Angleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne sera pas vraisemblablement la dernière. L'ouverture du parlement est un moment intéressant, et nous verrons si l'Angleterre consentira à achever de se ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses colonies.

Le sieur Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire, me paraît plein de zèle pour le service de votre majesté, et de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête et habile artiste, qui mérite un sort heureux par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à votre majesté, qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé : *la Philosophie de la nature*, dont l'auteur, M. Delisle, a été si indignement traité par les inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard : mais ce malheureux procès a détruit sa fortune ; il aurait besoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philosophe, et il désirerait ardemment que votre majesté voulût bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans, d'une figure noble et distinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes et de mœurs ; qui a beaucoup de connaissances, comme son ouvrage le prouve ; que votre majesté aimerait si je ne me trompe ; qui aurait pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement ; qui, par l'agrément et l'aménité de sa conversation, pourrait lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si votre majesté consentait à se l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles qu'il pût espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. M. de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à votre majesté la même demande, et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement, etc.

Paris, 28 novembre 1777.

SIRE, je dois à votre majesté de nouveaux remerciemens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment,



et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de votre majesté.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à votre majesté, dont les bontés me sont si connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère point, sire, la plus tendre vénération pour votre majesté, et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes sentimens dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à deux ou trois d'entre eux un extrait de ce qu'il y avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire chérir l'auguste auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal sans ma participation; et à vous dire le vrai, sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis coupable, c'est d'avoir donné à votre majesté, s'il est possible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ses yeux. L'intention doit au moins faire excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce soit au monde, ni en entier ni par extrait; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout ce qui vient de votre majesté est cher et précieux; je n'ai point osé dire qu'il en coure à Paris des copies manuscrites, et s'il en courait, j'ose assurer, sire, que ce serait des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que votre majesté m'avait, dit-on, adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé, en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phrases tronquées et infidèles de ces lettres; c'est ce que j'ignore; mais votre majesté peut se rappeler qu'à l'occasion de quelques

phrases qu'on fit courir ainsi il y a quelques années, elle soupçonna qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on sait, toutes les lettres aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et si le fait dont elle se plaint est vrai, il se pourrait qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé, sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques extraits des lettres de votre majesté, ce ne sont que des extraits qui ne peuvent blesser personne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et respecter votre majesté par ceux qui ne connaissaient en elle que le roi, et qui ne connaissaient pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du tyran Denys; elles ne ressembaient pas à celles du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ses victoires sur les Athéniens.

Telle est, sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher votre majesté, et me rendre ses bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues! Dans la triste situation où je suis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'est point affaiblie, il ne me manquerait plus que ce malheur. Je n'aurais pas, sire, le courage d'y survivre; et vous n'aurez pas celui d'aggraver si profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation, et la vénération la plus tendre, etc.

Paris, 30 janvier 1778.

SIRE, votre majesté persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, sire, non, jamais je n'ai souffert qu'on prît de copies dans les lettres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions si philosophiques par lesquelles elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur après la perte que j'avais faite; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philosophe affligé, et le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de votre majesté; ce motif de ma part est si honnête, et le succès y a si généralement répondu, que malgré le mécontentement de votre majesté, il m'est impossible de m'en repentir; sans compter que je me suis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il est question, et qu'assurément je ne les aurais pas données à l'imprimeur sans la permission de votre majesté. Sur toutes les autres choses, sire, que peuvent renfermer



vos lettres, j'ai été du plus grand scrupule, je n'ai permis à personne d'en copier une seule ligne, et je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de personnes, qu'en supprimant tout ce qui pouvait le moins du monde compromettre votre majesté. Voilà, sire, quelle a été ma conduite. Mais votre majesté sait que toutes les lettres, et à plus forte raison les siennes, sont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin jusqu'à Paris; elle s'en est même plainte dans plusieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvriers de lettres avaient en effet abusé de cette licence, et rapporté, même sans exactitude, ce que ces lettres contenaient. Ce n'est pas ma faute, sire, si cet exécrable abus existe dans presque toute l'Europe, et je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce soit de m'accuser à cet égard, et de prouver son accusation.

J'espère donc, sire, que votre majesté voudra bien me croire, et rendre plus de justice à mes sentimens, à mon honnêteté et à ma discrétion.

Je vous dois, sire, des remerciemens de la copie que votre majesté a bien voulu faire de quelques lignes du manuscrit de Froissart qui est à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et telle qu'il le fallait pour les vues du nouvel éditeur.

Votre majesté a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite sur la mort de la pauvre madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle savait par elle-même que j'étais capable d'aimer. C'était la seule amie qui me restât après celle que j'avais perdue. Me voilà seul dans l'univers, et plus à plaindre que votre majesté ne peut croire; je n'ai pas besoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à votre majesté et de lui avoir déplu sans le mériter. Elle continuera, j'ose le croire, à me consoler par ses lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le discours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'Académie Française en recevant le successeur de Gresset. Le public, sire, a accueilli ce discours avec la plus grande indulgence, et lorsque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il est imprimé. Mais je ne serai, sire, pleinement satisfait de mon succès que dans le cas où votre majesté voudrait bien honorer cette bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux qu'il m'a été possible, les ouvrages et la personne de Gresset, et les poètes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontents.

Je finis, sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, et pour un prince que je crois en ce

moment plus occupé que jamais. Quoique je n'ose presque plus parler à votre majesté des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des vœux pour qu'elle ne se trouve pas engagée dans une guerre qui nuirait à son repos en augmentant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire, et qu'elle a besoin de santé et de repos.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre confiance en vos bontés, etc.

Paris, 23 mars 1778.

SIRE, je voulais d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à votre majesté de mon affliction et de mon innocence; mais, sire, les petits intérêts doivent céder aux grands, et mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le protecteur de l'Allemagne, et le défenseur des princes qui la composent. J'ignore, sire, et je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire une époque bien respectable dans la vie déjà si glorieuse de votre majesté. Je fais seulement des vœux pour votre santé, votre conservation et votre bonheur, et pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres souverains.

Je viens actuellement, sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde; je ne sais s'il a couru réellement dans Paris et dans Versailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait su mauvais gré; mais si ces copies ne sont pas fautives et infidèles, comme cela est arrivé plusieurs fois, il est bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonspection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvait le regarder, dans la crainte qu'il n'en fit usage, et ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il est ici, par le même motif. Il est en ce moment à Paris, bien fêté et bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui est encore un ouvrage étonnant pour son âge.

Votre majesté est en ce moment si occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuser de ses momens. Je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au sujet de ma lettre sur madame Geoffrin, que si je n'avais plus ni matin ni soir, j'avais encore le midi et l'après-midi qui peuvent me servir de consolation. Hélas, sire (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaisanter sur mon état), ces deux parties de la journée sont



encore plus tristes pour moi que les autres. Mon malheureux estomac m'oblige de les passer seul, et ce n'est que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adoucissent ma peine sans la faire cesser. Daignez, sire, m'accorder la plus efficace de toutes les consolations, en me rendant vos bontés, que j'ose dire n'avoir point mérité de perdre, et dont je sens le prix plus que jamais.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

Paris, 31 mars 1778.

SIRE, votre majesté m'a tellement accoutumé depuis longtemps aux marques de sa bienveillance, que j'ose prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un sujet qui en est vraiment digne, et à qui elle les accordera pour lui-même dès qu'elle l'aura connu. M. le vicomte d'Houdetot, ancien colonel, et lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre majesté, est un jeune militaire d'une naissance distinguée, plein d'honneur, de courage et d'amour pour son métier, qui voyage pour s'en instruire, et qui certainement, sire, ne peut mieux remplir un si louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'instituteur, le chef et le modèle. A ces titres pour mériter vos bontés, M. le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur de votre majesté, c'est d'appartenir à une mère vraiment respectable, pleine d'esprit, d'âme et de vertu, et digne, j'ose le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la personne de son fils, par les sentimens d'admiration et de respect dont elle est pénétrée pour votre majesté; sentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été souvent le témoin, et qu'elle n'a cessé d'inspirer à ce même fils. J'ose donc, sire, supplier votre majesté avec la plus vive instance de vouloir bien permettre à M. le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir et de l'entendre quelques momens, et surtout d'être témoin sous ses auspices de ces admirables manœuvres qui font l'étonnement de l'Europe, et qui sont un objet si intéressant pour un jeune officier avide de s'instruire. M. le vicomte d'Houdetot conservera, sire, un souvenir éternel de la grâce signalée que votre majesté aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permission. Mais ce qu'il n'oubliera surtout jamais, ce sera, sire, le bonheur dont il aura joui, et qui est en ce moment si désiré de tant d'autres, d'avoir vu votre majesté dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de si glorieuses;

dans ce moment si remarquable, où vous jouez, sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave Adolphe, à qui votre majesté succède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que votre majesté vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous, mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également votre majesté, et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens d'admiration et de reconnaissance que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.

Paris, 29 juin 1778.

**SIRE**, votre majesté ne sera sans doute ni étonnée ni offensée du silence que je garde depuis trois mois à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment les occupations vraiment respectables qui sans doute remplissent tout le temps de votre majesté, qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand et si digne d'elle et pour le succès desquelles toute l'Europe, et en particulier toute la France, font les vœux les plus ardens et les plus sincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéressant pour elle, la mort de M. de Voltaire. Votre majesté aura su sans doute toutes les sottises qui ont été faites et dites à cette occasion, le refus que son curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mourait catholique, et que s'il avait scandalisé l'Eglise, il lui en demandait pardon; son enterrement fait à trente lieues de Paris, par une espèce d'escamotage, dans l'abbaye de son neveu; les reproches et les menaces qu'on a faits au malheureux moine, prieur de cette abbaye, qui s'est défendu par une lettre que ses supérieurs même ont jugée sans réplique; le refus qu'on fait à l'Académie Française de faire, suivant l'usage, un service pour lui; enfin la joie bête et ridicule de tous les fanatiques au sujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreraient aux yeux de l'Europe et de la postérité, si l'Europe et la postérité pouvaient ignorer qu'elles ne sont point l'ouvrage de la nation, mais de la partie honteuse de la nation malheureusement accréditée.

Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de toutes les



bontés que votre majesté a bien voulu témoigner à M. le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureusement en profiter comme il l'aurait désiré. Sa femme est accouchée depuis son départ, et toute la famille a donné à l'enfant le nom de Frédéric, qui est, l'expression de sa reconnaissance, quoique votre majesté ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à votre majesté l'expression de tous les sentimens que je lui dois, d'abuser de ces instans si précieux à sa gloire, au grand objet dont elle est occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité. Quand elle sera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire plus au long, et de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration, et de la vénération tendre et profonde avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

Paris, 1<sup>er</sup>. juillet 1778.

SIRE, je n'ai reçu qu'hier 29 juin au soir, la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avais eu l'honneur ce jour-là même d'écrire à votre majesté une lettre qui était partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlais à votre majesté de la mort de M. de Voltaire et des suites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par respect pour les occupations si importantes, et si respectables à tous égards, qui remplissent les momens précieux de votre majesté, et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Europe. Votre majesté par sa lettre me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, sire, par la crainte de faire perdre à votre majesté le temps dont elle fait un si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à vos desirs; et comme je prévois que cette lettre sera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de votre majesté.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'est passé, et en état de juger toutes les sottises qu'on a faites et qu'on a dites sur ce triste sujet, il est nécessaire, sire, que je reprenne les choses d'un peu plus haut. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois semaines auparavant, eut un crachement de sang considérable, accident qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. Quelques jours avant sa maladie, il

m'avait demandé, dans une conversation de confiance, comment je lui conseillais de se conduire, si pendant son séjour il venait à tomber grièvement malade. Ma réponse fut celle que tout homme sage lui aurait faite à ma place, qu'il ferait bien de se conduire en cette circonstance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé, entre autres comme Fontenelle et Montesquieu, qui avaient suivi l'usage,

Et reçu ce que vous savez  
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponse : *Je pense de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voierie, comme j'y ai vu jeter la pauvre Le Couvreur*. Il avait, je ne sais pourquoi, beaucoup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette aversion, désirant qu'en cas de malheur tout se passât sans troubles et sans scandale. En conséquence, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa maladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions convenus, et dans une visite que je lui fis le matin, comme il me parlait avec assez d'action, et que je le priais de se taire pour ne pas fatiguer sa poitrine : *Il faut bien que je parle bon gré malgré*, me dit-il en riant ; *est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse ? Voilà le moment de faire, comme disait Henri IV, le saut périlleux ; aussi je viens d'envoyer chercher l'abbé Gaultier, et je l'attends*. Cet abbé Gaultier, sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même et par bonté d'âme était venu se présenter à M. de Voltaire quelques jours avant sa maladie, et lui avait offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que M. de Voltaire avait acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, et sans connaître plus que lui M. de Voltaire, étaient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer et les jugemens de Dieu, et que le vieux patriarche, par bonté d'âme, n'avait pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit si content, qu'il voulait sur-le-champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons *le bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raison*, dit-il, *que je crache le sang, et que je pourrais bien par malheur cracher autre chose*. Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, et par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholique où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes ;*



et ajoute, *que s'il a jamais scandalisé l'Église, il en demande pardon à Dieu et à elle*. Il avait ajouté ce dernier article à la réquisition du prêtre, et, disait-il, *pour avoir la paix*. Il donna cette profession de foi à l'abbé Gaultier en présence de sa famille et de ceux de ses amis qui étaient dans sa chambre; deux d'entre eux signèrent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis et de ses parens jugeaient avec raison qu'il avait porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère sainte-Église, qu'il devait se contenter de déclarer *verbalement* et en présence de témoins, qu'il mourait *catholique*, et qu'on ne pouvait rien exiger de plus, puisqu'il avait toujours désavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputait. Quoiqu'il en soit, sire, le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel il était, homme de peu d'esprit, dévot et fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut assez fâché de ce qu'on ne s'était pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avait à cœur cette conversion, qu'un aventurier venait lui souffler malhonnêtement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, et en donna même son attestation par écrit.

Voilà, sire, tout ce qui se passa pour lors; M. de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et assez bien pour venir dans la même journée à l'Académie et à la Comédie. Au moment où il arriva à l'Académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui criaient en battant des mains : *Vive M. de Voltaire !* l'Académie alla en corps au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvait marquer à cette illustre confrère son attachement et sa vénération. Il nous enchantait tous par sa politesse, par les grâces de son esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla de là à la Comédie, suivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la salle, et pendant toute la représentation (on jouait sa tragédie d'*Irène*), est une chose sans exemple. Il faut, sire, l'avoir vu pour le croire, l'enthousiasme et l'ivresse étaient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il était lui mettre une couronne de lauriers sur la tête, aux acclamations de toute la salle, qui criait : *bravo !* en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent sur le théâtre le buste de M. de Voltaire, qu'ils avaient couronné de même, et ce fut alors que les transports redoublèrent. C'est cette apothéose, sire, qui a surtout irrité les fanatiques. Un ex-jésuite, qui prêchait le carême à Versailles,

eut l'impudence de crier, là-dessus au scandale en présence de toute la cour, mais toute la cour se moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, et de quelques imbéciles, qui ne sont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le sont ailleurs. Mais par malheur cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, et qui ont senti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudraient jamais de la part de la nation un hommage aussi flatteur, qui n'était rendu qu'au génie et à la personne. Je ne connais, sire, et tout Paris le disait en ce moment, je ne connais au monde qu'un seul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec M. de Voltaire l'enthousiasme et l'admiration publique, et cet homme, sire, je le laisse à deviner à votre majesté.

M. de Voltaire, qui continuait à jouir tous les jours, et au spectacle, et à l'Académie, et dans les rues même, de l'hommage de ses concitoyens, tomba enfin très-sérieusement malade à la fin d'avril, pour avoir pris dans un moment de travail plusieurs tasses de café qui augmentèrent la *strangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il était sujet; pour diminuer ses douleurs, il prit des calmans; mais il doubla et tripla tellement la dose, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyais pourtant en cet état; il me reconnaissait toujours, et me disait même quelques mots d'amitié, mais l'instant d'après il retombait dans son accablement; car il était presque toujours assoupi; il ne se réveillait que pour se plaindre, et pour dire qu'il était venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot son neveu, conseiller au grand conseil, alla trouver le curé de Saint-Sulpice, qui lui dit que puisque M. de Voltaire n'avait pas sa tête, il était inutile qu'il l'allât voir; mais qu'il lui déclarait que, si M. de Voltaire ne faisait pas une réparation publique et solennelle, et dans le plus grand détail, du scandale qu'il avait causé, il ne pouvait *en conscience* l'enterrer en terre sainte. Le neveu eut beau lui répondre que son oncle dans le moment où il jouissait de toute sa raison, avait fait une profession de foi, dont lui curé avait reconnu l'authenticité, qu'il avait toujours désavoué les ouvrages qu'on lui imputait, qu'il avait cependant poussé la docilité pour les ministres de l'Eglise jusqu'à déclarer que *s'il avait causé du scandale, il en demandait pardon*; le curé répondit que cela ne suffisait pas; que M. de Voltaire était notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, et qu'il ne pouvait, sans se compromettre avec le clergé et avec M. l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice, qu'il espérait d'obtenir



avec les pièces authentiques qu'il avait en main; le curé, qui se sentait appuyé, lui dit qu'il en était le maître; tous les amis de M. de Voltaire étaient d'avis que sa famille employât les voies juridiques; on disait hautement que les magistrats qui avaient tant fait administrer et enterrer de jansénistes, ne pourraient, en bonne justice, refuser la même grâce à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avait faite: malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas M. de Voltaire, à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, aurait pu en cette occasion ne lui être pas favorable: le public ne pensait pas ainsi, et soutenait que le parlement aurait été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvait avoir; il y avait d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, et quelques uns même parmi les vieillards, qui paraissaient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, et ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla sur-le-champ chercher l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice qui vinrent ensemble; le curé s'approcha du malade et lui prononça le mot de *Jésus-Christ*; à ce mot, M. de Voltaire, qui était toujours dans l'assoupissement, ouvrit les yeux et fit un geste de la main comme pour renvoyer le curé, en disant, *laissez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occasion et plus raisonnable qu'à lui n'appartenait, se tourna vers ceux qui étaient présens, et dit: *Vous voyez bien, messieurs, qu'il n'a pas sa tête*; il l'avait pourtant très-bien en ce moment, mais les assistans, comme vous croyez bien, sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan se retira ensuite, et dans les propos qu'il tint à la famille, il eut la maladresse de se déceler, et de prouver clairement que toute sa conduite était une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avait *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avait *tout gâté*, qu'on aurait dû s'adresser à lui seul, curé du malade; qu'il aurait *tout arrangé*. Il persista néanmoins à lui refuser la sépulture ecclésiastique, et donna seulement son consentement par écrit que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avait été donnée directement au curé, il se serait sûrement rendu plus facile; il aurait fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui

reportée sur le patriarche des incrédules ; mais comme cette profession avait été donnée à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration était une moquerie, que de laisser au galopin l'honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour à onze heures du soir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettait, beaucoup de tranquillité d'âme, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avais encore vu la veille de sa mort, et sur quelques mots d'amitié que je lui disais, il me répondit en me serrant la main, *vous êtes ma consolation*. Son état me fit tant de peine, et il avait tant de difficulté à s'exprimer, même par monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle ; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'était pour moi l'objet des plus tristes réflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé vingt-quatre heures après sa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parens, à l'abbaye de Scellières, à trente lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 juin en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savait rien de tout ce qui s'était passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt-quatre heures après, le mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, et qui lui défendait de procéder à l'inhumation, si elle n'était pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse, dans laquelle il lui rendait raison de sa conduite, et se justifiait si bien, qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avait rien à répondre*. Il paraît que cet évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une sœur dévote et fanatique, et poussé par l'archevêque de Paris, avait fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, et avait pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçait de destituer, est accouru à Paris, a dit ses raisons, et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourrait bien être, que l'archevêque de Paris avait fait consulter un savant canoniste pour lui demander si Voltaire n'était pas dans le cas de l'inhumation, et que le canoniste avait répondu qu'on s'en gardât



bien , et que rien ne serait plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste, sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, et même tous les évêques, approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrais nommer à votre majesté, l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a servi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accusé de relâchement, puisqu'il est regardé comme janséniste, a dit hautement qu'il ne comprenait rien à la conduite du curé de Saint-Sulpice et de l'archevêque de Paris; que rien n'était plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Eglise; qu'on ne devait refuser la sépulture qu'à ceux qui étaient notoirement excommuniés, ou qui donnaient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avait pas fait. Plusieurs curés de Paris pensent de même, et sûrement l'auraient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort sur leur paroisse. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont, entre autres, a dit publiquement qu'il l'aurait enterré dans son église entre Racine et Pascal, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de l'archevêque.

Je ne parle point, sire, de tout le reste de la nation; je ne puis exprimer à votre majesté à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe, et il serait bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle aurait empêchée et réprimée, si elle avait le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent pas au crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser à leur gré la sépulture. L'Académie Française n'a pu encore obtenir de faire pour M. de Voltaire le service qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré ses sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus est un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reste, tous les gens de lettres lui rendent cette justice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succéder; et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sitôt. Elle devrait ne se faire jamais, et mon avis, s'il était suivi, serait de laisser la place vacante.

Voilà, sire, le détail que votre majesté m'a fait l'honneur de

me demander. Quoique je n'aie fait qu'obéir à ses ordres, je crains pourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur sur ce triste événement, et sur les suites révoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. Votre majesté croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire ? qu'il ne leur est pas permis même de prononcer son nom ? qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces et que cette défense vient à peine d'être levée ? j'en aurais là-dessus trop à dire, s'il n'était plus prudent de garder le silence. La lettre dont votre majesté vient de m'honorer était bien nécessaire à mon cœur, pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avais vingt ans de moins, je quitterais sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité, de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intérêt que votre majesté veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France et l'Europe même viennent de faire ; je ne laisserai, sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui sont faits pour le connaître et pour le sentir. M. de Voltaire en était digne, j'ose le dire, non-seulement par son rare génie, mais par son admiration pour votre majesté ; vous étiez souvent, sire, l'objet de nos entretiens, il chérissait et honorait votre personne, et vous regardait comme la ressource et l'espérance de la vérité et de la raison. Il serait digne de vous, sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre académie les honneurs qu'on lui refuse dans sa patrie. C'est au plus grand roi de l'Europe, à celui qui est fait pour servir aux autres d'exemple et de modèle, c'est à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte solennel, qui console la philosophie, qui fasse rougir la France, et qui confonde le fanatisme. Vous avez, sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet ; mais votre majesté vivra, elle jouira bientôt sans doute de quelques momens de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'est plus.

Je termine cette lettre, sire, en offrant plus vivement que jamais à votre majesté tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation française fait en ce moment pour vous, pour votre conservation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour voir l'arbitre et le sauveur de l'Allemagne. Jamais votre majesté n'a été plus chère et plus respectable à l'Europe.



Ces sentimens, sire, sont plus que jamais gravés au fond de mon cœur, ainsi que la reconnaissance éternelle, l'admiration profonde, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

3 juillet 1778.

P. S. J'ai été, sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à votre majesté, que j'ai presque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la personne du respectable milord Maréchal, dont votre majesté honorait la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avait pour votre personne. On dit qu'il est mort avec la tranquillité la plus philosophique, et je n'en suis point surpris. Il m'honorait de son amitié, et j'en sentais tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, et on n'en refait plus à mon âge. Mais votre majesté vit, et sa vie me fait supporter la mienne.

J'oubliais de dire à votre majesté que M. de Voltaire, dans une des visites que lui fit son curé, lui fit donner 600 livres pour les pauvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baise-mains*, et n'en a pas moins refusé de l'enterrer. On pourrait lui dire comme Chicaneau au portier de son juge, qui reçoit la bourse du plaideur et lui ferme la porte, *hé! rendez donc l'argent*. Mais l'Eglise est comme l'autre du lion de la fable, *tout y entre et rien n'en sort*.

J'oubliais encore, sire, de dire à votre majesté qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se serait conduit, si M. de Voltaire était mort sur sa paroisse, avait répondu : *Je l'aurais fait enterrer solennellement, et je lui aurais fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurais mis sa profession de foi*. Voilà en effet, sire, ce qu'aurait fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe aurait été un trophée pour l'Eglise, et pour la postérité un monument de la rétractation réelle ou apparente des erreurs de M. de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de Saint-Sulpice et l'archevêque n'aient pas pensé de la sorte, et n'aient pas vu tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et persillés en la regardant comme dérisoire. Mais, dieu merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seraient trop à craindre, s'ils joignaient l'esprit au crédit qu'on a la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plupart des rois qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur

du *Système de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avait lu l'*Histoire ecclésiastique*, il y aurait vu que les prêtres, bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tous temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenait légitimement, et que s'ils disent aux rois que *leur puissance vient de Dieu*, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance, c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Paris, 2 juillet 1778.

*Second P. S.* Je relis ma lettre, sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, et qui serait bien digne d'être placée dans l'épithaphe de Voltaire au lieu de sa profession de foi. Je m'aperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où votre majesté dit que *peut-être le vieux patriarche vivrait encore, s'il était retourné à Ferney*. Hélas, sire, je le crois comme vous et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris, a considérablement abrégé ses jours. J'étais fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allât y jouir paisiblement des hommages qu'il avait reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyait à Ferney, l'en a détourné, et plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournait jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avaient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y était venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avait jamais eu de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, sire, quand j'appris qu'il avait formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il était déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution et la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article; et son apothéose si brillante et si solennelle m'avait consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son médecin a dit que s'il était resté à Ferney, il aurait pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie était si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avait encore à quatre-vingt-quatre ans tout le feu de sa jeunesse; et dans une de nos assemblées de l'Académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une



épître de Pope, M. de Voltaire nous étonna et nous enchantait tous par sa présence d'esprit et sa mémoire, se souvenant à chaque vers français du vers correspondant de Pope, qu'il n'avait peut-être pas lu depuis trente années. Quoique sa tragédie d'*Irène* ne vaille ni *Zaïre* ni *Mahomet*, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que votre majesté l'a fait demander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un devoir de procurer cette lecture à votre majesté. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'Académie.

Je demande encore une fois, sire, mille pardons à votre majesté d'avoir abusé, comme j'ai fait, de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume, elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon zèle pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les sentimens de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

J'apprends, en fermant cette lettre, qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si votre majesté en voulait un marbre, je donnerais ses ordres à cet artiste.

Paris, 16 août 1778, anniversaire de la bataille de Lignitz.

SIRE, les deux lettres du 22 et du 23 juillet dont votre majesté m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne perds pas un moment pour répondre aux questions que votre majesté me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue, *ah ! frère Caïn, tu m'as tué*. Je l'ai vu très-assidûment dans le cours de sa maladie; j'y ai trouvé plusieurs fois le maréchal, et je n'ai pas entendu ce mot.

Sa famille et tous ses amis n'en ont aucune connaissance. Il est vrai que le mot est plaisant, qu'il ressemble bien à ceux qu'il disait souvent, et que le maréchal ressemble encore mieux à frère Caïn ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyait, ce qui n'est pas vrai, que le patriarche s'était empoisonné avec de l'opium que lui avait donné le maréchal ; il lui en avait bien donné en effet, mais la bouteille fut cassée par la faute des domestiques, sans qu'il en eût pris une goutte.

Il est très-sûr que quelques jours avant sa maladie, il prit beaucoup de café, pour travailler mieux à différentes choses qu'il voulait faire ; les corrections de sa tragédie étaient du nombre ; il s'alluma le sang, perdit le sommeil, souffrit beaucoup de sa strangurie, et pour se calmer, se bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, et qui vraisemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il est tombé malade, je sais qu'il travaillait sur les prophéties de Daniel ; mais j'ignore où il en était. Je suis sûr aussi qu'à la réquisition de l'impératrice de Russie, il avait déjà commencé quelques pages de son histoire.

Sa famille s'est accommodée avec un libraire étranger pour ses manuscrits ; mais comme ils sont encore sous le scellé à Ferney, on ne sait s'il y en a beaucoup ; on en doute, car il faisait imprimer à mesure qu'il composait ; il aimait à jouir, et ne mettait rien à fonds perdu.

L'impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliothèque qui est d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, a des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire exprès, et au milieu duquel elle fera construire un monument en son honneur.

Ce monument, sire, ne vaudra pas l'éloge que votre majesté doit faire de ce grand homme. Cet éloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet éloge, sire, sera le signal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle ; et les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'Académie Française ne pense point encore à lui choisir un successeur ; elle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle pourra, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre qui était directeur lorsque ce grand homme est mort. Ses confrères suppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la



langue et les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un service , et nous n'espérons guère de l'obtenir , et chacun de nous peut dire , en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps , *la messe* est loin encore.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté qu'un très-habile artiste de ce pays-ci , nommé Houdon , déjà connu par plusieurs beaux ouvrages , a fait en terre , en attendant le marbre , un magnifique buste du patriarche , d'une ressemblance parfaite. Il serait digne d'être placé dans le cabinet de votre majesté , et donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits sur lui :

Celui que dans Athènes eût adoré la Grèce ,  
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir ,  
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir ,  
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce M. de Beaumont est le digne archevêque fanatique , que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de votre majesté m'a empêché , sire , de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle , de la gloire dont elle continue à se couvrir , de l'exemple qu'elle donne aux autres souverains , et de toutes les qualités qu'elle a déployées depuis six mois , comme négociateur , comme guerrier et comme roi. Puissiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui*.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération , etc.

Paris , 9 octobre 1778.

SIRE , j'ai reçu avec la plus vive reconnaissance et pour la mémoire de mon illustre ami , et pour l'honneur des lettres , les expressions si douces et si consolantes des sentimens de votre majesté pour ce grand homme , et de son amour pour les talens et le génie. Je voudrais pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que votre majesté me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet , et qui est si propre à encourager et à consoler ceux qui cherchent comme elle , quoique avec des talens bien inférieurs , à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie , les infirmités de la nature humaine , les traverses causées par la persécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que votre majesté se propose d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'Académie Fran-

gaïse vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avait encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'*Éloge de M. de Voltaire* pour le sujet du prix de poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'Académie d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le prix, et qui est pour moi le denier de la veuve, et j'ai de plus donné à l'Académie le buste très-beau et très-ressemblant de M. de Voltaire, le seul que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée; ce buste à la vérité n'est qu'en terre, car je ne suis pas assez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaisir de le voir exposé dans la salle d'assemblée à la séance publique du 25 août, et honoré des applaudissemens et des larmes de toute l'assemblée. Je lus à la même séance l'*Éloge de Crébillon*, où je trouvai plusieurs occasions de parler à son illustre vainqueur, en rendant d'ailleurs justice au vaincu. Le public me parut satisfait de tout ce qui s'était passé dans cette séance, et j'espère que le prix proposé aura l'approbation de votre majesté. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'août de l'année prochaine, mais ces pièces, sire, ne vaudront pas votre prose.

Je fais des vœux pour la fin de cette campagne si fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour votre majesté; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, et dont le motif la couvre de gloire. Puisse l'hiver prochain inspirer à vos ennemis des dispositions plus raisonnables et plus pacifiques!

M. de Catt remettra à votre majesté un *Eloge de La Motte* qu'on m'a demandé pour un journal, et qui contient, à ce que je crois, un jugement sain sur les ouvrages de cet auteur. Je serais très-flatté que ce petit morceau eût le suffrage de votre majesté.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-savant de médecine, que l'auteur, M. Barthès, m'a prié de mettre aux pieds de votre majesté, et de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il est digne par ses talens et par ses travaux.

M. de Rougemont est en peine, si votre majesté a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, et désirerait que votre majesté voulût bien l'honorer d'un mot de réponse. C'est un homme fort honnête, fort attaché à votre majesté, et très-digne de ses bontés.

Je n'entretiendrai pas votre majesté de toutes les sottises qui se font, et qui se disent, et qui se lisent, ou ne se lisent pas,



dans le séjour que j'habite. Je lui apprendrai seulement qu'il y a des hommes assez vils, et par malheur pour eux en assez grand nombre, pour jeter les hauts cris sur le sujet de prix que l'Académie a proposé; que les curés de Paris ont voulu sur cela présenter requête au gouvernement, et que le gouvernement leur a imposé silence.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et le plus profond respect, etc.

Paris, 30 avril 1779.

SIRE, M. le baron de Goltz a bien voulu se charger de faire parvenir à votre majesté le faible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux et respectable milord Maréchal. Je serais bien flatté que cet éloge pût obtenir le suffrage de votre majesté; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne milord qui en était l'objet, et j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai pas réussi, d'avoir exprimé dans cet éloge les sentimens de respect et d'admiration dont je suis pénétré depuis si long-temps pour le héros philosophe qui honorait de son amitié ce véritable sage.

Je ne sais si votre majesté a reçu le volume de mes *Éloges académiques*, que j'ai adressé il y a trois mois à M. de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arrivée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour envoyer ce volume à votre majesté, aussitôt qu'il a paru. J'ai tâché, sire, dans ces éloges, de peindre et d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avais à parler, et d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été possible, relativement à leur génie et à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de votre majesté.

En lui envoyant l'*Éloge de milord Maréchal*, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où, attaqué d'un accès de fièvre, je pouvais à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique faible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à votre majesté sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, et cependant elle ne paraît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, sire, toute l'obligation à votre majesté, qui se couvre en ce moment de

gloire plus que jamais. Quelle vie et quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime ! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte ; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années ! je l'espère, sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, et enfin pour l'honneur de la philosophie et des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef et un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer ; mais vivez, sire, et vous leur suffirez.

Votre majesté a fait aux mânes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la réception de son successeur. Votre majesté verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, et qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire et à Molière de les enterrer l'un et l'autre dans ce que nous appelons *terre sainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'assez mauvaise grâce.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté qu'un très-habile sculpteur de l'Académie, nommé Houdon, a fait un buste de Voltaire qui est d'une ressemblance et d'une exécution parfaite. Si votre majesté désirait de l'avoir, je la prie de me donner ses ordres sur cet objet, et je me ferais un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire l'assurance des sentimens vrais et profonds que j'ai voués pour toute ma vie à votre majesté, de la vive reconnaissance que je lui dois, de l'admiration dont je suis pénétré pour elle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

Paris, 2 juillet 1779.

SIRE, lorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à votre majesté, la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne était près de se conclure, et je crus dès ce moment pouvoir témoigner à votre majesté toute la joie que je ressentais d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, et d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de votre majesté. Cette admiration, sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement



Pobjet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment votre majesté. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donnerait à votre majesté les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez est prodigieux et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que votre majesté viendrait faire un tour à Paris. Elle y recevrait, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurais le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paraîtrait à bien juste titre le meilleur des mondes possibles. Mais je crains bien, sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je suis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au désir que j'avais d'aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens de respect et d'admiration dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle. La faiblesse de ma santé, qui devient plus grande de jour en jour, et qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon cœur. Je m'en console, sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant, avec tout ce que je vois, de la gloire de votre majesté, en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnaissance les bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, et surtout en apprenant que sa santé est meilleure que jamais, et promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et de ses vertus.

Je n'ose prier votre majesté d'interrompre quelques momens ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'éloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnaissance et de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression; il est resté contre mon espérance trois mois entiers à Berlin, et n'a été remis à votre majesté qu'au moment de son arrivée. C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais c'est peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, et pour le jugement qu'elle portera de cette rapsodie, si elle daigne un moment s'en occuper.

Votre majesté sait peut-être que l'Académie Française a proposé l'éloge de Voltaire pour le sujet du prix de poésie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occasion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours; puissent-elles être dignes du sujet! Il ne nous resterait plus, sire, qu'un éloge à

proposer après celui-là; je le laisse à deviner à votre majesté, et je voudrais bien que les circonstances nous permissent d'offrir à nos poètes un si beau sujet d'exercer leurs talens.

Votre majesté me fait l'honneur de me parler du buste de Voltaire. Ce buste, sire, est très-ressemblant, fait par un sculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de votre majesté, et même la salle de son académie. Si votre majesté a quelques ordres à me donner à ce sujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaisir.

Nous ne sommes pas, sire, aussi heureux que votre majesté, de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la désirer et de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos vœux.

Je finis en demandant pardon à votre majesté de l'avoir ennuyée si long-temps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire et pour sa conservation, et en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, etc.

Paris, 19 septembre 1779.

SIRE, j'arrive de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avaient obligé de faire; et je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont votre majesté m'a honoré, et dont je lui rends les plus humbles et les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, sire, et assez bon Français, et assez sincèrement attaché à votre majesté, pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, et l'union qui paraît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec votre majesté était l'état naturel de l'une et de l'autre puissance, qu'elle n'avait été pendant quelque temps interrompue, que par la haine d'une femme qui voulait se venger du juste mépris de votre majesté pour elle, et par l'ambition d'un prêtre bel esprit qui voulait être cardinal; et je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les Français, sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts



politiques, l'admiration et le respect dont toute la nation est pénétrée pour votre majesté est à un degré inexprimable, et on ne tarit point, sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que votre majesté vient de tenir dans l'affaire importante qui agitait l'Allemagne. J'en ai déjà tant parlé à votre majesté, que je crains en me répétant de paraître adulateur; mais, sire, on n'a point d'adulation à se reprocher quand on est l'écho de la voix publique; et jamais elle n'a été si unanime et si énergique qu'elle l'est en ce moment sur votre majesté. Quelle satisfaction n'aurais-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avait permis de m'exposer aux fatigues d'un long et pénible voyage? Jamais, sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de votre majesté; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir et de l'entendre, et si dans l'état de faiblesse où je suis, je trouvais quelque moment lucide, j'en profiterais à l'instant pour satisfaire mon cœur.

Nous venons, sire, de donner à l'Académie Française le prix que nous avions proposé pour l'éloge de Voltaire, et que j'avais augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu se nommer, et il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, et qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est M. de La Harpe.

L'Académie Française possède, sire, le buste de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'est moi qui le lui ai donné; mais comme je ne suis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. Votre majesté l'aura en marbre quand elle le voudra; le buste est de mille écus; elle pourra si elle veut, me donner ses ordres à ce sujet, ils seront promptement exécutés. Elle pourrait même en faire faire deux, un pour elle, et un pour l'académie de Berlin, qui recevrait sûrement ce buste avec tous les sentimens dus au donateur et à l'original. J'oubliais de dire à votre majesté que ce buste est de deux manières; toutes deux très-ressemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'est pas si pittoresque, mais en même temps aide à la ressemblance parfaite; et c'est de cette dernière manière que je l'ai donné à l'Académie.

Vous n'avez que trop raison, sire, sur la décadence où tout est tombé, et sur le grand vide que laisse la mort de Voltaire; mais tel est le sort des choses humaines. Quand même notre

littérature se remonterait, je doute qu'elle puisse de long-temps produire un homme aussi rare, et qui réunisse tant de talens à un si haut degré. Tant que Frédéric vivra, l'Europe pourra se consoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, sire, jouissez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, et de la bénédiction de l'Allemagne.

Je suis avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 19 novembre 1779.

SIRE, j'ai été pendant quelques semaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de votre majesté. Pourquoi n'oserais-je pas lui avouer ce sentiment, dont le principe au moins ne saurait lui déplaire, puisqu'il n'est dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je savais par M. le baron de Goltz que votre majesté se portait bien, et je m'affligeais de son long silence. Ce n'est pas, sire, que je ne sache très-bien que votre majesté a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapsodies que je lui envoie; mais vos bontés, sire, si accumulées sur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expression, et je ne puis plus me passer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes consolantes signées Frédéric. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant, il y a quelques jours, la charmante lettre de votre majesté en date du 7 octobre. Elle ne m'est arrivée qu'à plus de cinq semaines de date, parce que le paquet auquel elle était jointe n'a pas sans doute été expédié par la poste ordinaire. Je vous dois, sire, les plus vives actions de grâces, et de cette lettre, et de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choses qu'il contient, que par la main respectable et chère qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, sire, pour lire et relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermait. Rien n'est à la fois plus piquant, plus philosophique et plus gai, que le *Commentaire théologique et apostolique sur la sacrée prophétie de Barbe-Bleue*. Quand votre majesté aurait passée sa vie à lire dom Calmet, et les absurdes scolastes, elle ne pourrait tourner plus finement et plus utilement pour la raison tant de sottises en ridicule. Je suis vraiment affligé que cette excellente plaisanterie philosophique ne soit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés et nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils sont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos sages, et à ceux même qui ne le sont pas. Votre majesté devrait bien, par charité chrétienne,



et surtout *apostolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait si bien parler. L'adresse de ce savant et éloquent prélat n'est plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenser de ses belles écritures en faveur de \*\*\*. Le *Commentaire sur Barbe-Bleue* devrait lui valoir l'archevêché de Paris, si par la grâce de Dieu le siège était vacant. Mais nous avons bien l'air de conserver encore long-temps Christophe de Beaumont, pour la gloire divine et l'édification de l'Eglise.

Je ne finirais point, sire, sur le plaisir que m'a fait cette excellente plaisanterie, si je n'avais encore à parler à votre majesté du second ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ses excellentes lettres sur l'*amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges d'une espèce bien différente. C'est un traité de morale patriotique, plein de sensibilité, d'éloquence, et d'une raison profonde, tel que Cicéron l'aurait pu faire. On ne peut rien dire sur cette intéressante matière de plus touchant à la fois et de plus solide. Ce livre serait digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, pour servir de base à une excellente éducation morale, et je ne saurais trop inviter votre majesté à faire entrer cette lecture parmi les livres destinés à instruire les jeunes étudiants de ses États, dans toutes les provinces et dans tous les ordres. Rien ne me paraît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés et vertueux. Voilà le vrai *catéchisme* qu'on devrait leur enseigner.

Je suis pourtant affligé, sire, et j'ose espérer que votre majesté me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce sujet, que dans un livre où elle recommande l'amour si juste et si naturel de la patrie, elle paraisse avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédistes*. Je ne me rappelle point, sire, qu'en aucun endroit de ce vaste dictionnaire, on ait eu en même temps la sottise et l'audace de combattre l'amour de la patrie; il est bien sûr au moins que je ne l'aurais pas souffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il se peut que quelque prétendu philosophe (car bien des faquins usurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé, dans une brochure ignorée, des sottises absurdes contre le patriotisme; mais croyez, sire, que tous les philosophes vraiment dignes de ce nom désavoueraient cette brochure, s'ils la connaissaient, ou plutôt se rendraient assez de justice pour ne daigner pas même se justifier d'une imputation si injuste. Je ne saurais trop, sire, le répéter à votre majesté, ce ne sont point les philosophes, ce sont les prêtres qui sont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre, et de l'autorité légitime.

me. Je ne serais pas embarrassé de le démontrer si j'avais trente ans de moins; mais j'en ai soixante-deux, et il faut finir en paix, si je puis, le peu de jours qui me restent à vivre. Je voudrais surtout, sire, ne point finir ces tristes jours sans aller encore une fois mettre aux pieds de votre majesté le tendre et respectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma santé s'affaiblisse de jour en jour, quoique ma tête ne soit presque plus capable de rien, quoique je dorme et digère assez mal, je ne puis renoncer tout-à-fait à la douce espérance d'entendre encore votre majesté, comme ces dévots qui se flattent d'entrer un jour en Paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, et j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à votre majesté les expressions les plus vives de tous les sentimens d'admiration, de reconnaissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

Paris, 7 décembre 1779.

SIRE, je commence, comme je le dois, cette lettre et la réponse que je dois à votre majesté, par l'objet qui m'intéresse le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur, pour sa conservation et pour une santé si précieuse à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos, et, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis plus de trente ans si respectueusement et si tendrement attaché. Votre majesté achève actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'histoire fasse mention. Puissiez-vous, sire, en régner quarante autres encore! puissiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble votre majesté, et les expressions si vives de l'admiration que vous inspirez à toute l'Europe! J'avais appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que votre majesté a souffert, et je voudrais que les mêmes eussent appris à l'Europe et à ses rois ce que j'ai su par M. le baron de Grimm, que votre majesté ne pouvant écrire de la main droite, avait pris le parti d'écrire de la main gauche, afin que ses affaires n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité, sire, et qu'elle est digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ses sujets pour unique objet! M. de La Haye de Launay, qui est ici, et qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y rassemble une société choisie d'admirateurs de votre majesté, nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaisance, de justice, de providence, si je l'ose dire, qui



remplissent tous les jours de votre vie. Votre majesté croit que sa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaisant et très-philosophique *Commentaire sur la Barbe-Bleue*, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, sire, de recommander les prêtres, les théologiens et toutes les sottises qu'ils débitent à la main gauche de votre majesté, quand sa main droite sera hors d'état de les foudroyer. Ils sont d'autant plus faits pour être battus par un roi philosophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refusent actuellement à l'Académie Française la satisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres; et le gouvernement, qui les hait et qui les méprise, paraît appuyer, j'ignore par quelle raison, ce trait de fanatisme. Heureusement les mânes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent et touchant éloge que votre majesté en a fait, et qui vaut mieux que tous les services funèbres, quand même notre S. Père le pape serait célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau votre majesté à faire l'acquisition du buste de marbre de cet homme si rare, et je ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, en remettant cette dépense à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté; ils ont fait des vœux, ainsi que moi, pour que les autres souverains imitassent cet exemple, en mettant dans leur dépense un ordre et une attention si nécessaires au bien de leurs sujets.

Vous avez, sire, très-éloquemment et très-solidement réfuté, dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie, les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Système de la Nature*. Mais croyez, sire, que ni ce *système*, ni aucun de ces mauvais livres, n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paraissent, et qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas! sire, si je n'avais pas aimé la mienne, je serais depuis longtemps auprès de votre majesté! j'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je suis à la vérité peu sensible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel sublime motif, non-seulement permet, mais encourage et récompense. C'est là le prix qu'il me donne des sacrifices que j'ai faits à mon pays, et de quarante-cinq années de travail, sans que j'aie mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont votre majesté me comble

me dédommagent de cette injustice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? mais si je ne renonce pas à ce projet, je n'ose absolument le former, tant ma santé est faible, variable et chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, et je profiterai, s'il m'est possible, du premier moment qu'elle pourra me laisser, pour aller mettre encore une fois aux pieds de votre majesté tous les sentimens dont mon cœur est depuis si long-temps rempli.

M. de Catt veut bien, sire, mettre sous les yeux de votre majesté le mémoire d'un pauvre curé qui se dit persécuté par un évêque fanatique, et qui implore les bontés et la protection de votre majesté. Je lui ai promis que votre majesté lui ferait justice, s'il la méritait, et je la prie de vouloir bien me faire passer sa réponse par M. de Catt.

Je suis et serai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnaissance, etc.

Paris, 29 février 1780.

SIRE, les deux lettres que j'ai reçues de votre majesté à peu de jours l'une de l'autre, et qui ont été assez long-temps en route (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date), sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avaient mis des propos hasardés et indiscrets sur la santé de votre majesté. M. le baron de Goltz m'avait, il est vrai, fort rassuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; et j'avais besoin que votre majesté m'assurât elle-même de son état, non-seulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une, par son extrême gaieté, et l'autre, par sa philosophie pleine à la fois de sensibilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conservez, sire, long-temps encore cette santé si précieuse à tant d'hommes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devraient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les six exemplaires que votre majesté a bien voulu m'envoyer du très-plaisant et très-philosophique *Commentaire sur la Barbe-Bleue*, et je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce présent et d'en sentir le prix, admirateurs, ainsi que moi, de votre majesté, et qui, sans la connaître autrement que par la renommée, lui sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu, sire, il y a



peu de jours, cet excellent *Commentaire*, et j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois si heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce que le sot peuple encense, ne fût encore venue à personne : car il est bien évident que tous les commentaires sur Isaïe, Ezéchiel et Baruch, ne sont pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins plaisans. Oh ! que si la presse était un peu plus libre en France, j'aurais fait un bon article de ce *Commentaire* pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toute les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connaître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connaître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire, et dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que votre majesté donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. Votre majesté a bien raison d'être indignée du traitement que ces superstitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire ; j'oserais vous proposer, sire, une petite réparation qui mortifierait un peu les fanatiques ; ce serait de lui faire faire dans l'église catholique de Berlin le service funèbre que nos prélats welches lui ont refusé. On vient encore d'insulter sa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conseiller au parlement de Paris. Nos parlemens, sire, sont plus plats et plus ignorans que la Sorbonne, et c'est assurément beaucoup dire.

M. de Launay, qui compte partir incessamment pour aller rendre compte à votre majesté de tout ce qu'il a vu de bon et de mauvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois par semaine les gens de lettres et les gens du monde les plus instruits ; et il pourra dire à votre majesté qu'il n'y a pas une seule de ces conversations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les sentimens d'admiration et de respect dont il est pénétré pour vous. Vous venez, sire, de nourrir encore des sentimens si justes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice, et que les plus sages législateurs auraient enviées à votre majesté. Que feriez-vous, sire, de tant de juges français bien convaincus, non pas seulement d'avoir vexé, comme ceux de Custrin, un malheureux paysan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les supplices ? Aussi me revient-il que quelques uns de nos cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse* (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot) la punition que votre majesté a faite de ces magistrats prévaricateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, M. de Rulhière,

qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire sa cour à votre majesté, et qui est auteur d'une relation très-curieuse et très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne et du partage de ce pays. Comme il a surtout à cœur de dire la vérité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour votre majesté, il m'a prié, sire, de vous demander s'il n'y aurait point d'indiscrétion à témoigner à votre majesté le désir qu'il aurait qu'elle voulût bien lui procurer sur cet important événement des mémoires dont il sentirait tout le prix, et dont il ferait le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que votre majesté pourrait exiger. Il attend, sire, avec la plus grande impatience, ce que votre majesté voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds et tendres, de respect, d'admiration et de reconnaissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans, etc.

Paris, 14 avril 1781.

SIRE, je ne puis répéter trop souvent et avec trop de plaisir à votre majesté, que ses lettres sont la meilleure réponse à ceux qui voudraient croire les bruits qu'on a répandus sur sa santé. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 mars, est de la gaieté la plus piquante et la plus vraie; ses conversations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteraient bien d'être lues à la sacrée faculté; je suis seulement étonné que votre majesté, qui a dans la tête de si grandes et de si excellentes choses, et en si grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billevesées sorbonniques. J'espère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire sur *Cendrillon* ou sur la *Belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la sainte Inquisition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer votre majesté de faire rendre aux mânes de Voltaire, dans l'église catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obstinent à lui refuser. Je sais que par tout pays la sequelle sacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'était pas; mais je sais aussi que par tout pays la sequelle sacerdotale est faite pour obéir à des princes tels que vous, surtout quand ils ne demanderont qu'une chose juste et conforme à tout ce que les docteurs appellent canon de l'Eglise. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en re-



pos, que votre majesté leur mette sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre; ils sont signés et certifiés vrais de deux neveux de M. de Voltaire, dont l'un, qui est M. l'abbé Mignot, est conseiller au grand-conseil, et l'autre, qui est M. d'Hornoy, est conseiller au parlement, et l'un et l'autre très-considérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce, n° 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, et la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris, et un service funèbre. J'ose me flatter que si votre majesté, qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire et d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'Eglise romaine ne peuvent refuser ce service. Votre majesté comblerait de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de Voltaire, tous les amis et admirateurs de ce grand homme, et j'en serais pénétré en particulier de la plus vive reconnaissance. Je dois ajouter que les neveux de M. de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient instamment votre majesté de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre votre majesté en état de prouver aux catholiques allemands qu'ils peuvent, sans blesser *leur conscience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages et de belles actions. J'attends, sire, et ils attendent comme moi avec impatience, ce que votre majesté voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage dont le prix n'est que de 3,000 livres de France, et que le sculpteur se chargerait de faire parvenir sûrement à Potsdam.

M. de Rulhière, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de votre majesté qui le regarde, en est pénétré de reconnaissance, et fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes qui lui ont paru bien précieuses et bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en Basse-Bretagne vient de m'adresser des vers pour votre majesté, qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poète est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue votre majesté d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

Comme il sait en son camp enchaîner la victoire,  
Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à votre majesté de l'état de ma frêle machine. M. de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je

me console en sachant que votre majesté se porte bien , et en me flattant de la précéder aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, sire, y voir votre majesté le plus tard possible, et puisse la destinée qui préside aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 8 juin 1780.

SIRE, j'écris à M. de Catt le malheureux et ennuyeux détail de ma situation physique et morale; il en rendra compte à votre majesté, et ne lui exprimera pas aussi vivement que je le sens ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois et que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps et d'esprit ne soient pas aussi grandes que celles que votre majesté a tant de fois essuyées, et auxquelles elle a résisté avec un courage et une patience si héroïques, j'aurais pourtant besoin, sire, avec ma faible et frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de tristesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je désire en ce moment plus que jamais, et qui serait plus que jamais nécessaire à mon âme abattue et flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa destinée, et ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé, par une indisposition douloureuse et dangereuse, de la douce consolation d'aller porter à votre majesté, non-seulement ma tendre vénération, ma reconnaissance profonde, et mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement et le respect que toute la France a pour elle, et dont je voudrais qu'elle pût être témoin? Ces sentimens, sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que votre majesté ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, et qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illustré la nation. Je me flatte, d'après l'espérance que votre majesté a bien voulu m'en donner, que le 30 mai, dernier jour anniversaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'existe plus), son service solennel aura été célébré d'une manière digne du héros et du philosophe qui en aura donné l'ordre et fait les frais. Nous avons ici actuellement une assemblée du clergé, à qui M. Necker, notre Sully et notre Colbert, se prépare à de-



mander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner; je m'imagina qu'elle sera bien irritée du service de Voltaire, et je me flatte que c'est l'intention de votre majesté. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier son orgueil et son fanatisme.

Nous sommes ici dans l'attente la plus impatiente du succès de cette troisième campagne, surtout en Amérique. L'insolence et la piraterie anglaise révoltent toutes les nations de l'Europe. La déclaration que vient de faire l'impératrice de Russie a satisfait tous les Français, et tous les Français sont persuadés que votre majesté a eu bonne part à cette démarche noble et ferme de la Russie. On voit avec plaisir que ces insolens Anglais, qui ne respectent rien, respectent pourtant jusqu'ici le pavillon de votre majesté; mais on n'est point surpris qu'ils vous distinguent et vous redoutent. Votre majesté a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut pour se faire respecter de ses amis et de ses ennemis. Toute la France voit avec plaisir que l'ancien système d'alliance et d'union reprend le dessus, que nous nous sommes rapprochés de l'allié naturel, et surtout de l'allié puissant et respectable que nous avons en vous; et dans cette confiance on n'est guère effrayé de l'entrevue que l'empereur et l'impératrice de Russie ont dû avoir à Mohilow. On se flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a si grand besoin de repos, et que l'Europe sera encore redevable à votre majesté de ce nouveau bienfait.

Votre majesté aura, comme je l'espère, le buste de Voltaire vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre. Il serait déjà commencé, sans un embarras où est le sculpteur, et où je suis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point votre majesté de ce détail; M. de Catt lui en rendra compte, et me fera parvenir ses ordres. Dès qu'ils seront arrivés, le sculpteur travaillera sans relâche. J'ose répondre d'avance à votre majesté qu'elle sera très-satisfaite, et du travail, et de la ressemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme si illustre et si précieux aux lettres et à la raison. Elle sera magnifiquement imprimée, prodigieusement enrichie, et, comme votre majesté le pense bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques français, le fléau perpétuel de toute lumière et de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin, et revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire et les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devrait être, sire, imprimée chez vous, et sous les auspices de votre

majesté, pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect, etc.

Paris, 24 juillet 1780.

SIRE, quelque désolé que je sois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de votre majesté tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il est possible, l'affliction profonde que j'en ressens. Le détail plein de bonté où votre majesté veut bien entrer sur mon état, excite en moi la plus vive et la plus juste reconnaissance. Elle me propose le remède anglais, que je prendrais bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, si je croyais que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il est, dit-on, fort contraire à l'estomac, et que l'estomac, dans ma frêle machine, ne vaut guère mieux que la vessie, il me paraît aujourd'hui bien assuré, d'après des consultations que j'ai faites, que mon mal n'est point la pierre; que c'est un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon sang, et surtout à celle de la saison, qui diminue quand le temps se refroidit, qui même pendant l'hiver est presque nul, qui augmente quand le temps se réchauffe, et surtout quand mes reins sont réchauffés, et dont le vrai remède sont les bains, les alimens rafraichissans, le repos, et la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, et j'en suis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt et de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail et l'étude sont à peu près la seule ressource dont je puis user. Aussi je commence pour mon malheur à connaître l'ennui, que j'avais ignoré jusqu'à ce moment; et cette situation, jointe à plusieurs sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste patrie, me ferait désirer plus que jamais le mouvement et la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si j'ai jamais désiré, sire, d'aller passer quelques momens auprès de vous, c'est assurément aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en empêchent; et comme aucun motif d'affection ni de plaisir ne me retient ici, votre majesté peut être bien sûre que je ne lui ferais pas un grand sacrifice en me privant pour quelques mois de l'eau bourbeuse de la Seine, de nos tristes promenades et de nos très-médiocres spectacles. Mais puisqu'Esculape et la destinée ne le veulent pas, il faut me



soumettre à mon triste sort. Si ma tendre vénération pour votre majesté en est très-affligée, mon amour-propre s'en console peut-être un peu, par la crainte que j'aurais de paraître à votre majesté fort au-dessous de ce qu'elle m'a vu il y a dix-sept ans, quoiqu'à dire vrai, je ne sois pas tombé de bien haut; mais je me sens déchu, et tout prêt à décheoir encore.

J'ennuie trop long-temps votre majesté de ce détail, et j'aime mieux lui parler du plaisir que m'a fait le service de Voltaire : tous les gens qui aiment et qui rêveront ici sa mémoire, c'est-à-dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'assemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuse et auguste cérémonie. Nous sommes bien sûrs à présent que Voltaire a pour le moins un pied en Paradis. Il ne manquerait plus, sire, aux honneurs de toute espèce que votre majesté lui a fait rendre, que de lui élever dans l'église de Berlin un monument où il serait représenté se prosternant devant le Père éternel, et foulant aux pieds le fanatisme. L'épigramme serait excellente, et le sculpteur Tassart pourrait exécuter cette idée sous les yeux et d'après les vues de votre majesté. On travaille actuellement au buste de ce grand homme à la française, tel que votre majesté le désire, et j'espère qu'il sera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poète flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illustre écrivain, m'a prié de faire parvenir à votre majesté. C'est un hommage que ce poète a cru devoir faire à votre majesté de ses regrets sur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ses bontés de son vivant, et de ses éloges après sa mort.

M. de Catt remettra à votre majesté un nouveau mémoire et des certificats authentiques en faveur du pauvre curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque fanatique. Votre majesté voudra bien se faire rendre compte de ce détail, et faire obtenir justice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend et la lui demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de votre majesté, et lui donner pour long-temps encore la santé, la gloire et le repos ! Hélas ! notre pauvre France aurait bien besoin du dernier, après cette misérable et plate guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt.

Je suis avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 15 septembre 1780.

SIRE, l'intérêt que votre majesté veut bien prendre à ma triste situation, physique et morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, sire, qu'un regret et qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscretion, c'est que les bontés de votre majesté sont à présent ma seule consolation et ma seule ressource. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre; elle m'exhorte à imiter sa gaieté et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affaiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés, tels que votre majesté, à qui la nature et la destinée offrent des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissemens, sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi, est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'aperçois, sire, et je m'en aperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avais déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à votre majesté, et je passe à un objet qui l'intéresse davantage, et moi aussi, à ce grand homme dont votre majesté a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêterait guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a érigé un monument dont votre majesté pour-



rait aisément se faire donner la forme et les dimensions. Elle pourrait alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature française , et ce serait , ce me semble , pour cette église une beauté de plus , et pour votre majesté , protectrice du génie , même après sa mort , un nouveau monument de grandeur et de gloire.

En attendant , sire , ce monument si précieux pour les lettres et pour la philosophie , dont j'ose encore ne pas désespérer , on travaille sérieusement et sans délai au buste de marbre , tel que votre majesté l'a ordonné , coiffé à la française , et de la plus parfaite ressemblance. Je ne sais si votre majesté destine ce buste à son cabinet ou à l'académie. Si elle en veut un second , je la prie de vouloir bien me donner sur cela ses ordres. Elle pourrait au reste se contenter de l'original , pour l'avoir dans son cabinet , comme il m'a paru que c'était d'abord son intention , et faire faire ensuite à Berlin par son sculpteur Tassart une copie bien exacte de ce buste pour l'Académie. Quoi qu'il en soit , dès que l'ouvrage sera fini ( et je compte qu'il le sera bientôt ) , j'aurai l'honneur d'en donner avis à votre majesté , et de prendre les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma santé , à laquelle votre majesté veut bien prendre assez d'intérêt pour m'en demander quelque détail , est en ce moment meilleure , depuis la cessation des chaleurs affreuses et opiniâtres que nous avons essuyées pendant un mois : mais elle est en général si incertaine et si chancelante , que je ne puis et n'ose plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays , où les lettres sont plus avilies , plus opprimées et plus persécutées que jamais , où les prêtres sont méprisés et puissans , où le génie est outragé de son vivant et après sa mort , où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurais , sire , de consolation et de plaisir même à verser dans le sein de votre majesté toutes mes peines , et tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison et à la justice ! je la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si long-temps ma gloire et mon bonheur , et qui font aujourd'hui mon seul dédommagement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération , etc.

Paris, 3 novembre 1780.

SIRE, il y a aujourd'hui, 3 novembre, vingt années, jour pour jour, que votre majesté se couvrait de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flat-  
taient déjà d'avoir remportée. Votre majesté a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur et le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ses propres États le réformateur de la justice, et dans l'Europe le modèle des guerriers et des rois. Qu'il y a de distance, sire, comme le dit Térence, entre un homme et un autre ! et que je le sens bien tristement pour moi, quand je me rapproche de votre majesté, car je n'ose dire quand je m'y compare ! Le peu de force que j'avais encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles et morales, s'est presque entièrement évanoui ; il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à votre majesté, tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a même conservé sa gaieté, comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire ; elle rit, et avec raison, des sottises des hommes dont je ferais bien de rire aussi, et dont je rirais comme elle, si je digérais et si je dormais mieux. Le travail et le plaisir que j'y éprouvais, me soutenaient jadis, et me tenaient lieu de tout ; aujourd'hui qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tristesse s'empare de moi. Je ne souffre pas à la vérité, du moins vivement, d'esprit ni de corps ; mais je suis dans cette langueur d'âme et d'organes qui rend insensible à tout. C'est que la nature m'a fait naître faible, tandis qu'elle a donné à votre majesté des fibres proportionnées à la vigueur et à l'étendue de son génie.

Le sculpteur du buste de Voltaire, chez qui je vais souvent pour le presser, me promet d'avoir fini incessamment ce buste dont j'espère que votre majesté sera parfaitement satisfaite. Il faut donc renoncer, puisque votre majesté le juge plus à propos, à voir sa statue dans l'église de Berlin, foulant aux pieds la superstition et le fanatisme. J'avoue, sire, que j'ai regret à ce monument, surtout quand je pense qu'il eût été érigé par ordre de votre majesté, et qu'il eût retracé aux siècles futurs les honneurs rendus par Auguste à Virgile. Croiriez-vous, sire, qu'on refuse ici à sa famille de lui faire un mausolée très-modeste dans la petite église obscure de province où il est enterré ? On dit même que les prêtres l'ont secrètement exhumé pour le jeter à



la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéressent à sa mémoire ; mais il serait étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres quoiqu'il les craigne, consentit à cette indignité, et je ne saurais le croire.

Ces prêtres, sire, que votre majesté méprise, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puissans protecteurs, et sont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raison et des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par son objet ne saurait paraître au jour, s'il n'est permis par les prêtres ou par leurs suppôts ; car la bassesse et la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquisition enchaîne et glace tous les esprits ; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raison et contre ses défenseurs, injures qui sont appuyées par des magistrats imbéciles ou fanatiques, achèvent d'avilir et de décourager ce qu'il y a de plus éclairé et de plus estimable dans la nation. Je ne parle pas de ce malheur pour mon propre intérêt ; je suis plutôt spectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croisés, bien résolu de ne plus rien imprimer, si j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le roi, ni l'administration, ni les mœurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines ; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriser en sûreté les fripons et les sots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudraient pas, à être tolérans, modérés et raisonnables ! puissiez-vous, sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois et de pareils exemples !

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

Paris, 15 décembre 1780, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

**SIRE**, chaque lettre dont votre majesté m'honore, réveille en moi les sentimens de reconnaissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle ; mais quelque profonds, sire, que ces sentimens soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à votre majesté, pénètre et remplit mon âme

depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'impératrice-reine. Cette nouvelle, sire, si intéressante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la suivre, me paraît dans les circonstances actuelles bien plus intéressante encore. On sait, on croit du moins que cette princesse aimait la paix, au moins sur la fin de ses jours, et que c'est à ce sentiment paisible, appuyé par les armes de votre majesté, que l'Europe a dû la paix de Teschen. On craint que ce sentiment, si louable et si désirable dans un prince, ne soit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, et que l'Europe ne soit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivait, il serait impossible que votre majesté ne reprît pas les armes, et je crains que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux ne nuisent à sa précieuse conservation. Je ne suis point, sire, inquiet pour votre gloire; mais je le suis infiniment pour votre repos et pour votre santé. Vous n'avez plus besoin de renommée, et que pourrait-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années? mais vous avez besoin de mener une vie douce et tranquille, et de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, et de l'hommage de tous ceux qui pensent. L'humble et obscure philosophie n'a pas la témérité, sire, d'entrer dans le conseil des princes, et de sonder leurs secrets; mais il lui est permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime et qu'elle révère. Je demande pardon à votre majesté de cet épanchement de mon cœur, qui semblerait vouloir pénétrer les secrets, les mystères de la politique; mais je n'ai pu refuser cet épanchement à l'état de mon âme; et votre majesté ne peut me savoir mauvais gré d'être aussi occupé d'elle que je le suis. L'Europe, sire, a dans ce moment les yeux sur vous; elle vous regarde comme son dieu tutélaire; elle vous crie : *faites durer cette paix que vous m'avez si glorieusement rendue*. La France partage ces sentimens; que deviendrait-elle, si à la guerre de mer où elle est engagée, une guerre de terre se joignait encore?

Quelque peine, sire, que j'aie à me taire sur ce sujet, je n'en ai que trop fatigué votre majesté. Je passerai donc à des choses moins importantes, mais aussi moins inquiétantes pour moi. Le buste de Voltaire, tel que votre majesté le désirait, est terminé; l'artiste y a mis le plus grand soin. Il sera emballé cette semaine avec toutes les précautions possibles, et arrivera sain et sauf à votre majesté.

Vous tendez, sire, un piège à mon amour-propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'*Encyclopédie* à tout ce que vous avez fait de grand et de mémorable



dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'aient servi que de délasement pour vous. Oh! que je suis bien loin de tant de succès, et bien peu digne de tant de gloire! qu'il y a même de différence entre nos machines physiques, quoique la vôtre, sire, soit de quatre ans plus âgée que la mienne, et qu'elle ait essuyé des fatigues et des secousses auxquelles mon frère individu n'aurait pas résisté dès les premières attaques! je succomberais à la cent millième partie de ce que votre majesté fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; et moi, chétif écrivain, une page de mauvaise prose ou quelques lignes de géométrie me font sentir combien je suis déchu du peu que j'étais, quoiqu'assurément je ne sois pas tombé de bien haut. L'essentiel pour être le moins mal qu'il est possible, est de se soumettre à sa destinée, d'écouter et de ménager la nature, d'opposer le régime à ses écarts, et le repos à sa faiblesse; enfin de traîner le moins douloureusement qu'il est possible le reste de la carrière qu'elle me destine. C'est ce que je tâche de faire bien ou mal.

Votre majesté recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, sire, sera la quarante-unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'histoire, tant d'exemples aux souverains, tant de leçons aux généraux et aux politiques, et tant d'admiration aux sages. Puisse-t-il prolonger encore long-temps sa brillante durée! puisse-je, quand l'Élysée ou le Tartare m'appelleront, laisser encore votre majesté sur la terre! puisse-je enfin, tant qu'il me restera un souffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre et profonde vénération avec laquelle je serai jusqu'au dernier soupir, etc.!

Paris, 9 février 1781.

**SIRE**, je viens de recevoir l'excellent ouvrage sur la littérature allemande que votre majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, et dont elle me parle dans sa lettre du 6 janvier; j'ai envoyé sans délai à M. Grimm, suivant les ordres de votre majesté, l'exemplaire qui était destiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, et même pour relire cette nouvelle production littéraire et philosophique de votre majesté. J'y ai trouvé, sire, les principes les plus sains de littérature; et surtout un fonds de raison et de bon goût, tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain philosophe, nourri de la lecture des bons modèles, et digne de l'être lui-même. Je ne suis point assez au fait de la

pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, et surtout dans la maison du roi, qui était jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés, qui sont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince et son ministre.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour votre majesté dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, et recevoir longtemps l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis, etc.

Paris, 23 février 1776.

SIRE, je ne sais s'il y a quelque sympathie physique entre votre majesté et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs attaché par la sympathie morale; mais les quatorze accès de goutte de votre majesté ont été suivis chez moi d'un long accès de rhumatisme, que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon faible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençais à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paraissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre était couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune roi, qui est la bienfaisance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connaître, et n'a point mis de borne à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le Nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, votre majesté n'en ait cruellement ressenti les effets. Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles que j'en apprendis soient très-consolantes pour moi.

Il est faux que Voltaire soit devenu marquis et intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à votre majesté. Il n'est pas plus marquis et intendant qu'auparavant; mais il a profité de la circonstance d'un contrôleur-général vertueux et zélé pour le bien,